L'étymologie littéraire

Autor(en): **Henry, Albert**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de linguistique romane**

Band (Jahr): **53 (1989)**

Heft 211-212

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-399847

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

L'ÉTYMOLOGIE LITTÉRAIRE (*)

Saussure refuse toute considération de nature étymologique ou historique, quand il s'agit d'analyser scientifiquement un langage vivant: principe méthodologique qui, selon sa conception, commandait l'étude de la *langue.* Mais cela n'empêche pas, dans la pratique d'une langue, tel utilisateur suffisamment cultivé — surtout quand, lors de la création littéraire, il exploite de manière très calculée les ressources de cette langue — de faire des rapprochements avec certains éléments de sa culture linguistique, comme, d'ailleurs, de sa culture tout court. La création de mots nouveaux par composition et dérivation et le phénomène qu'on a appelé *étymologie populaire* prouvent déjà que le sujet parlant interprète les signes verbaux en établissant des rapports, parfois fantaisistes, entre formes et matière sémique. On peut même penser que cette activité métalinguistique constitue le fondement de la science étymologique elle-même. Il n'est donc pas étonnant que cette activité naturelle devienne, à l'occasion, consciente et même parfois continûment présente chez certains écrivains, surtout les écrivains philosophes et les poètes qui tentent de construire avec les mots un univers de formes qui leur soit propre et qui s'impose par son originalité expressive.

Au départ, une hypothèse de travail: à côté de l'*étymologie populaire* n'y aurait-il donc pas lieu de ranger une *étymologie littéraire*? Et donc, d'en amorcer l'étude?

Alors que la notion d'étymologie populaire est, sous des étiquettes diverses, devenue classique(1), il a été rarement question de ce qui est

---

(*) Version très développée d'un exposé fait à Fribourg-en-Brisgau, lors des journées qui ont célébré le centenaire de la naissance de Walther von Wartburg, en mai 1988; le texte de l'exposé paraîtra dans les *Actes* de ce colloque.

(1) Rappelons que l'étymologie populaire agit de deux façons: 1) un mot est rapproché d'un autre mot phonétiquement proche, bien que d'origine étymologique différente, et un changement se produit dans le signifié; 2) un mot est rapproché d'un autre mot de signification voisine, et un changement se produit dans la forme. Cf. V. Pisani, *L'Etimologia,* Milan, 1947, p. 150, qui donne, entre autres exemples, *errer* (1) et *vinobre* → *vignoble,* sous l'influence de *vigne* (2). — Ex. récent de (1): un journaliste du *Soir* (Bruxelles, 26 oct. 1987) déclare que l'*aubette* ('kiosque à journaux'), c'est «là où l'on va, à l'aube, acheter son journal».

appelé ici, au moins provisoirement, étymologie littéraire: j'entends par là, en première approximation, un mode d'exploitation, à des fins expressives, et spécialement proprement poétiques, des ressources tirées d'une analyse, plus ou moins précise et plus ou moins juste, du signe verbal (et de son contenu) considéré dans ses composantes, en système et en histoire. Il n'a été fait, jusqu'ici, que je sache, aucun inventaire des étymologismes littéraires(2), s'ils existent.

Une fois les matériaux récoltés, plus ou moins intuitivement, il fallait, autant que possible, les identifier et les caractériser, ce qui a été d'abord tenté «négativement», par opposition à des phénomènes linguistiques connus; mais il fallait surtout, il va de soi, viser une identification et une caractérisation «positives». Après une telle analyse de quelques procédés (ou figures?) susceptibles d'être rangés sous la rubrique proposée, nous conclurons par quelques considérations d'ordre général sur les manipulations sémiques à des fins littéraires. Il resterait à préciser ce qui relèverait spécifiquement du langage poétique (ou, plus largement, du langage articulé?) et ce qui pourrait être commun à plusieurs formes de langage.

*

L'étymologisme littéraire n'est pas le *soulignement métalinguistique* d'une acception de nature étymologique, c'est-à-dire sa mise en lumière verbalement explicitée (d'ordinaire par l'expression même *dans le sens étymologique*). Ainsi, Verlaine écrit, et avec recherche: *[...]; mais laissez-moi insister sur l'essentielle jovialité, bien entendu dans le sens étymologi-*

(2) Cette dénomination me paraît préférable à d'autres expressions auxquelles on pourrait songer (par ex., *étymologismes stylistiques* ou *étymologismes savants*), parce qu'elle dit bien que le phénomène se manifeste surtout dans la langue écrite, et même une langue écrite élaborée.

Par exemple, le mot *étymologie* ne figure pas dans les index respectifs de Rudolf Zimmer, *Aspekte der Sprachkomik im Französischen, Studien zur Sprache des Humoristen Alphonse Allais 1854-1905,* Tübingen, 1972 (peu de rapport possible, en effet, entre étymologie et comique verbal, sauf, rarement, sans doute, en cas d'invention d'une étymologie loufoque), de Catherine Kerbrat-Orecchioni, *La connotation,* Lyon [1977] (dans ce dernier ouvrage, il est seulement fait allusion au *jeu étymologique* dans la note 124 de la p. 140 et dans la note 80 de la p. 192 (passage qui traite des «Procédés qui renforcent connotativement le signifié de dénotation») et de Josette Rey-Debove, *Le Métalangage, Étude linguistique du discours sur le langage,* Paris, 1978 (il y est cependant question d'étymologie à la p. 279).

que et divin littéralement du mot, des autres histoires[3]... et il amplifie ainsi, en recourant à une redondance très appuyée, l'expression métalinguistique courante.

Ce n'est là qu'une des modalités de soulignement de la portée sémantique contextuellement précise d'un terme ou d'une expression; dans de nombreux cas de ce genre, ce n'est d'ailleurs pas à l'étymologie qu'il est fait référence: *au sens de Platon,* ou *au sens de l'algèbre*[4], par exemple, ou même, à la limite, comme chez Baudelaire, *dans le sens où j'entends, moi et moi tout seul peut-être, le mot artiste*[5].

Cette opération métalinguistique, dans toutes les variétés (lexicale, prosodique, graphique) de son expression, en appelle à l'attention focalisante du lecteur; elle explicite un «focus informationnel», plus habituellement exprimé par un facteur prosodique plus ou moins discret; elle signale ici la présence d'une donnée érudite; c'est donc bien un avertissement métalinguistique portant sur l'interprétation sémantique contextuelle d'une lexie. On conçoit qu'un procédé à ce point didactique ne puisse

---

(3) Paul Verlaine, dans sa préface aux *Histoires insolites* de Villiers de l'Isle Adam; cf. *Œuvres en prose complètes* de Verlaine, Pléiade, 1972, p. 703.

Le commentaire métalinguistique est particulièrement laborieux dans le cas suivant (cité par C. Kerbrat-Orecchioni, *op. cit.,* p. 116): «On savait que Jarry collabora à plusieurs opéras ou opérettes bouffes — à tous les sens du mot, si nous osons dire: car ces textes ont un aspect alimentaire évident.» (M. Arrivé, *La Quinzaine littéraire,* n° 196, 16-31 oct. 1974, p. 14). Au soulignement «sémantique» proprement dit — *bouffes* est-il d'ailleurs un mot ou un élément de composition? — l'auteur ajoute une précaution oratoire redondante et une justification dialectiquement très marquée.

(4) Cf. P. Valéry, *Œuvres,* Pléiade, I, 1058: «[...] peindre les images de leurs idéaux, leurs idées, au sens de Platon». — Id., *ibid.,* 1341-1342, à propos du substantif *poétique*: «J'ai donc cru pouvoir le reprendre dans un sens qui regarde à l'étymologie, sans oser cependant le prononcer *Poïétique.*» — Id., *ibid.,* I, 625: [entendre Mallarmé] «*discuter* (au sens presque de l'algèbre) les moindres détails de position du système verbal et visuel qu'il avait construit, [...].»

Sans le commentaire métalinguistique, aucun effet ne se dégagerait: d'où, à ce point de vue, une grande différence de nature avec le néologisme récurrent, dont il sera question plus loin.

(5) Baudelaire à Manet, à propos de Félicien Rops: «le seul véritable artiste (dans le sens où j'entends, moi et moi tout seul peut-être, le mot artiste) que j'aie trouvé en Belgique» (cité à la p. 712 de Charles Baudelaire, *Fusées, mon cœur mis à nu, [...],* édition A. Guyaux, folio, 1986). Connotation extrême!

Ce qui est appelé ici *soulignement métalinguistique* est, si je ne me trompe, «l'indication explicite de la connotation autonymique» de Josette Rey-Debove, *Le Métalangage, op. cit.,* pp. 254 et ss., not. p. 256).

pas, en principe, intervenir avec bonheur dans un développement poétique. Mais les poètes trouveront bien le moyen de maintenir dans l'implicite le commentaire métalinguistique, tout en en tirant parti.

En revanche, sans soulignement métalinguistique, l'emploi d'un mot dans son sens étymologique est fréquent dans la prose littéraire et même en poésie: on pourrait, par exemple, puiser à pleines mains chez Mallarmé(6). Mais on ne peut considérer cet usage comme relevant de la catégorie que nous proposons d'appeler étymologie littéraire. Quelques exemples, d'abord, parmi des centaines.

Ces grands navires [...] tout à coup réduits à l'impuissance dans l'obnubilation, condamnés à une attente assez anxieuse à cause d'un peu de vapeur qui s'était formée sur la mer. — Dans cette phrase de Valéry, *obnubilation* signifie — sémantique latine! — 'fait d'être couvert de nuages, de brouillard', comme le définit d'ailleurs le *TLF,* à partir de ce seul texte.

Rimbaud, dans *Matinée d'ivresse* (qui fait allusion à sa première expérience de fumeur de haschisch) utilise dans son sens historique (et étymologique) le mot *Assassins* (qu'il écrit d'ailleurs avec la majuscule et en italique): *Voici venu le temps des Assassins*(7).

Dans *Amers,* de Saint-John Perse: *Il est, il est, en lieu d'écumes et d'eaux vertes, comme aux clairières en feu de la Mathématique, des vérités plus ombrageuses à notre approche que l'encolure des bêtes fabuleuses*(8), *Mathématique* est employé dans le sens du grec 'étude, science, savoir (par excellence)'(9).

---

(6) C'est surtout Charles Chassé qui, dans *Les Clefs de Mallarmé,* a insisté, peut-être un peu exagérément, sur l'importance des spéculations étymologiques chez Mallarmé (cf. *Toute l'âme résumée* = tout le souffle du fumeur ayant été repris — ou, dans le domaine de l'étymologie dérivationnelle: *désastre obscur* = aérolithe, car il y a *astre* et *des,* qui implique séparation). Pour l'auteur, «il n'y a pas d'écrivains qui, au même degré que lui [= Mallarmé], ait recouru autant que lui à l'étymologie dans l'emploi des mots.» (CAIEF 11 (1959), p. 367).

Il faudrait reprendre l'analyse de tous les exemples sûrs, mais, à première vue, chez Mallarmé, comme chez Claudel, il s'agit de sens étymologique pur et simple, sans que se manifeste nettement un phénomène de superposition sémantique.

(7) Cf. édition Bernard-Guyaux des *Œuvres,* Paris, Garnier, 1983, p. 497.

(8) Saint-John Perse, *Œuvres complètes,* Pléiade, 1982, p. 368.

(9) Cf. P. van Rutten, *Le langage poétique de Saint-John Perse,* Ottawa, 1969, p. 105.

Mais au lieu de «étymologisme», de «mot employé dans son sens étymologique», nous pourrions dire, avec, en sus, spécification de l'origine précise, *hellénisme,* ou *latinisme,* ou *cultisme* (dans la tradition critique castillane[10]), ou tout autre *-isme* terminologique de même portée fondamentale. L'étymologisme pur et simple est une variété de l'emprunt verbal, c'est un emprunt interne à la tradition généalogique[11].

Encore est-il souvent difficile, en français, de décider s'il s'agit, dans tel texte concret, d'un latinisme, par exemple, d'un mot avec un de ses sens «latins», ou d'un archaïsme français. Lorsque Rimbaud, dans *Vagabonds,* rapporte, en style indirect libre, une accusation de Verlaine à son adresse, *Je m'étais joué de son infirmité, infirmité,* 'faiblesse de caractère', est, bien plutôt qu'un latinisme sémantique proprement dit[12], un

---

(10) Les cultismes de Gongora sont surtout des latinismes: cultismes complets (forme et sens) ou *cultismos de acepción.* Voir D. Alonso, *La lengua poética de Góngora (Parte primera*), Madrid, 1935; D. Al. utilise d'ailleurs, tantôt *cultismo,* tantôt *latinismo.* Il souligne (*loc. cit.,* pp. 69 et ss.) que beaucoup de cultismes de Gongora ont déjà été utilisés avant lui, soit au début du XVIIe siècle, soit au cours de la période latinisante (fin XIVe-début XVIe), soit même aux XIIe et XIIIe s.

Ailleurs (*Poesía española, Ensayo de métodos y límites estilísticos,* Madrid, 1957, 291) le même auteur parle, à propos du vocabulaire du *Cántico* de San Juan de la Cruz, de la *abundancia de voces cultas, fuertemente latinizantes* et, à ce propos, de la *imbibición del escolar salmanticense* (son «imprégnation» érudite).

(11) Peut-être devrait-on parler parfois, malgré une apparente contradiction, d'emprunt historico-synchronique. Lorsque Valéry écrit (ici, en prose, cf. *Œuvres,* Pléiade, I, 684): «Mallarmé (je ne crois pas le trahir ici et supposer ma pensée à la sienne) a rêvé d'une poésie qui fut [*sic*] comme déduite de l'ensemble des propriétés et des caractères du langage.», *supposer* est-il un pur et simple latinisme (*supponere* n'avait que le sens de 'poser sous') ou bien, plus vraisemblablement, Valéry a-t-il opéré une analyse structurelle — en synchronie — et, en même temps, une focalisation étymologique sur un seul des composants, le préfixe *sup-*? On peut se demander, d'ailleurs, s'il faut comprendre 'placer sous' ou 'placer sur'. — Voir, ci-dessous, les notes 49 et 50.

Il est inutile d'entrer ici dans la distinction à faire entre *Lehnwort* et *Fremdwort.*

(12) Cf. édition Bernard-Guyaux, p. 505: «L'*infirmité* de Verlaine (au sens étymologique), c'est sa faiblesse bien connue [...].»

Lorsque Saint Leger-Leger, dans *Pour fêter une enfance,* conclut un verset par *(J'ai fait ce songe, il nous a consumés sans reliques), reliques* est, sémantiquement, un archaïsme qu'on pourrait dire «noble». Et l'on songe à ce que disait déjà Vaugelas: «Je les blâme de condamner reliques, qui sans doute est meilleur et beaucoup plus noble que restes dans la majesté du style de l'histoire.» (apud Littré, s.v.).

archaïsme classique, qui apparaît d'ailleurs, non seulement chez Bossuet, mais aussi chez Chateaubriand et même Valéry.

Dans le décodage de ces exemples, c'est surtout la compétence encyclopédique du lecteur qui est appelée à intervenir. Rimbaud a usé d'un très élégant appel à la compétence proprement linguistique de son lecteur, lorsque, dans la pièce intitulée *Génie,* il contemple *la terrible célérité de la perfection des formes et de l'action.* Ici, l'alerte est donnée, subtilement mais assez nettement: l'inattendu de la relation entre un sémème dynamique (dans *célérité*) et un sémème résultatif, statique, nous oblige à interpréter *perfection* dans son sens étymologique en pleine tension, 'action de mener à bien'(13). Ici opère, discrètement, un connotateur.

Sans doute le lecteur d'aujourd'hui aura-t-il peine à se défaire (et il serait délicat de dire s'il a tort ou raison) de l'acception résultative contemporaine 'excellence absolue'; c'est qu'il nous est naturellement difficile d'oublier totalement les injonctions de notre langue vivante, lorsqu'un terme est utilisé selon sa sémantique étymologique — surtout quand la compétence proprement linguistique est sollicitée.

On pourrait parler aussi d'*étymologie graphique,* souvent en vue d'un effet d'emphase: dans *phantaisie,* par exemple, par rapprochement avec le grec *phantasia*... Et une simple fantaisie de Claudel pourrait nous faire songer à une *étymologie encyclopédique* ou *idéogrammatique*: lorsque Claudel prétend, *cum grano salis,* que les Français écrivent en idéogrammes — à preuve, le mot *toit* imite la forme d'un toit $_{t}\,^{oi}\,_{t}$ — il met en rapport une morphologie de constituants graphiques et la forme (nordique!) de l'objet évoqué(14).

Il arrive même que Claudel propose une de *ses* étymologies encyclopédiques en contrepoint graphique à un développement descriptif assez étendu. Ainsi, à propos du tableau *Le Philosophe* de Rembrandt: *Il y a un mot en français dont le dispositif graphique traduit en quelques traits toute l'idée du tableau: c'est le mot* SOI. S, *c'est l'escalier que je viens de décrire.* I, *c'est un flambeau allumé. Et* O, *c'est un miroir.* On comparera ce qui est dit plus loin à propos des *procellaires* du passage d'*Amers* ana-

(13) A. Fongaro l'a souligné à juste titre; cf. *Sur Rimbaud, Lire* Illuminations, Toulouse, 1985, p. 6.

(14) Au lieu de *étymologie encyclopédique* (que je propose pour insister sur l'objet référé), je lis *étymologie figurative* sous la plume de M.-F. Guyard, *CAIEF* 11 (1959), p. 291: «[...] jusqu'à l'étymologie figurative à quoi l' [= Claudel] auront incliné les idéogrammes chinois.»

lysé, mais en notant bien que Claudel, une fois encore, s'en tient à un commentaire métalinguistique et ne va pas jusqu'à une exploitation stylistique intégrée de la réflexion étymologique. Quant au mécanisme de production, il est ici « métaphorique ».

Un étymologisme pur et simple n'inscrit, en principe, qu'une seule acception sur la ligne de l'énoncé. Son emploi (lorsqu'il est perçu) frappe parce que, comme l'archaïsme, il impose un sens qui n'est pas une des données prévalant en synchronie vivante. Le *jeu de mots,* lui, met en présence explicitement ou suggère implicitement(15) deux signifiants dont les signifiés peuvent être entre eux sans affinité particulière, même si les deux signifiants en question, dans certains cas, remontent, en dernière analyse, au même étymon. Le choc des deux signifiés peut dégager des effets secondaires variés; le jeu de mots est plus nettement calembour si les signifiés en présence sont étrangers l'un à l'autre. A titre de rappel illustratif, cet exemple récemment créé: « S'il s'apparente à la fécondation *in vitro* avec transfert d'embryons (FIVETE) dans les phases d'obtention et de préparation des gamètes, le GIFT s'en distingue par la transplantation immédiate de ceux-ci. Tout est d'ailleurs mis en œuvre pour que la fécondation ne soit pas obtenue *in vitro.* C'est ainsi que l'on sépare spermatozoïdes et ovules par une bulle d'air microscopique qualifiée, non sans ironie, de « bulle du pape » par les spécialistes de la procréation médicalement assistée »(16).

Dans le cas du jeu de mots, le locuteur use, d'une manière originale, de sa compétence linguistique en synchronie et de son information dans le domaine d'activité concerné. D'autre part, le jeu de mots en acte est un

---

(15) *in absentia* = un seul des signifiants étant exprimé.

(16) *Le Monde hebdomadaire,* n° 2014 (juin 1987), p. 11.

Voici un cas extrême, si l'explication de P. Guiraud est juste, cité par St. Ullmann, *CAIEF,* 11 (1959), p. 330, qui résume les considérations de Guiraud comme suit: « A un moment donné, on s'est amusé, par une sorte de calembour, à attribuer à *maroufle* « chat » le sens de l'autre *chas,* c'est-à-dire celui de « colle ». » Quelle est la limite entre étymologie populaire et calembour?

Dans une lettre à Louise Colet, G. Flaubert prend la peine d'ajouter à un calembour involontaire un commentaire métalinguistique qui l'identifie: « [...] l'adoration de l'humanité pour elle-même ([...]), ce culte du ventre, dis-je, engendre du vent (passez-moi le calembour). » Voir le passage complet dans Charles Baudelaire, *Fusées* [etc.], Paris, 1986, coll. folio, édité par André Guyaux, à la p. 29.

phénomène essentiellement discursif, quoique potentiellement récupérable par la langue, à travers une lexicalisation[17].

Soulignement métalinguistique, cultisme, étymologie populaire, jeu de mots... nous aideront, par opposition, à identifier et à caractériser les véritables manifestations de l'étymologie littéraire.

*

Préalablement, il faut insister sur le caractère conscient et, en quelque sorte, savant de cette étymologie littéraire; elle exige le recours à une culture linguistique extérieure à la connaissance naturelle, simplement pragmatique, d'une langue. Le jeu de mots, lui, serait conscient et non savant, en ce sens qu'il ne demande qu'une certaine sensibilité aux ressources courantes et aux mécanismes naturels de la langue qu'on manie.

Une démonstration articulée sur l'analyse des mécanismes créateurs d'étymologismes littéraires sera même, à ce point de vue, superflue. Il suffit de produire l'une ou l'autre déclaration de tel ou tel écrivain épris de réflexion sur la création poétique elle-même — et l'on sait que plusieurs poètes français après Baudelaire, notamment, ont été continûment attentifs à leur propre comportement créateur.

Voici d'abord deux déclarations de Paul Valéry, dont on sait qu'il a consacré à la prospection des mystères de la poésie bien des heures matinales. L'une, dans *Propos sur la poésie* est presque sagement scolaire: *On peut étudier un texte de bien des façons indépendantes, car il est tour à tour justiciable de la phonétique, de la sémantique, de la syntaxe, de la logique, de la rhétorique, sans omettre la métrique, ni l'étymologie*[18]. — Encore qu'on puisse s'étonner de voir, à propos de l'analyse d'un texte, l'étymologie mise sur le même pied que la sémantique et la métrique. Bien mieux! Ailleurs, un mouvement d'humeur, resté tout chaud dans sa transcription écrite, jette par dessus bord tout ce fatras de disciplines ana-

(17) A partir de l'exemple cité, on peut fort bien concevoir que les spécialistes en question finissent par faire de *bulle du pape* une lexie «technique», définitivement adoptée (et «désexpressivisée»), pour désigner, précisément, la bulle d'air microscopique séparatrice.

Notons que dans le cas de *bulle du pape,* ce n'est pas une simple question d'information lexicale; il y faut la connaissance (encyclopédique) du fait que le pape avait lancé une bulle concernant la contraception et les méthodes artificielles de conception.

(18) P. Valéry, *Œuvres,* Pléiade, I, 1369. — Et l'on sait que Valéry manipulait couramment le *Dictionnaire étymologique* de Clédat.

lytiques, pour ne garder, ô merveille, que la réflexion étymologique: *Les savantes études sur la langue et la poésie sont partagées entre phonétique, grammaire, stylistique, linguistique. Tout ceci est parfaitement inutile et inutilisable (à part qq. résultats étymologiques)*[19].

Les observations de Saint-John Perse sont plus révélatrices encore, parce que certaines d'entre elles sont faites d'un commentaire sur des exemples concrets, à propos de la traduction anglaise de certains de ses poèmes. Dans une lettre de septembre 1941 à Mac Leish, Saint-John Perse fait remarquer qu'un poème comme *Exil* serait intraduisible: *non pas tant intellectuellement [...] que physiquement [...]; littéralement aussi, dans les ressources étymologiques de ses mots, les plus immatériels et les plus simples*[20]. A une époque bien antérieure, T.S. Eliot avait demandé à l'auteur d'*Anabase* de revoir sa traduction anglaise de l'œuvre, ce que fit, avec soin, Saint-John Perse. Et parmi ses corrections, je relève celle qui a trait à la traduction proposée par Eliot pour cette phrase de la troisième suite d'*Anabase*: *Les mers fautives aux Détroits n'ont point connu de juge plus étroit.* Le réviseur fait d'abord remarquer: «The *dangerous* seas and their straits» ne répond pas au sens littéral: «the seas *faulty* in their straits». Tout l'effet voulu est dans l'écart du mot «fautives» et son ambiguïté entre les deux acceptions, abstraite et concrète.» Et il ajoute — ce qui nous ramène au cœur de notre problème: «A judge more *severe*» élude aussi toute la portée de l'expression «a straiter judge». Intérêt étymologique de «étroit»[21].»

La netteté des déclarations prend appui sur la lucidité de l'examen.

*

(19) *Cahiers* 28/426; cité par J. Schmidt-Radefeldt, *Paul Valéry, linguiste dans les* Cahiers, Paris, 1970, p. 11. — Voir encore Valéry, *Œuvres, op. cit.*, II, p. 64 (et cf. H. Köhler, *Paul Valéry, Poésie et connaissance, L'œuvre lyrique à la lumière des* Cahiers, trad. fr. C. Kowalski, Paris, 1985, p. 66) et 1118.

(20) *Œuvres, op. cit.*, p. 548. — Voir encore *ibid.*, pp. 675, 692.
Sur les traductions anglaises de l'œuvre de Saint-John Perse, voir Henriette Levillain, *Sur deux versants, La création chez Saint-John Perse, D'après les versions anglaises de son œuvre poétique,* Paris, 1987.

(21) *Œuvres, op. cit.*, p. 1145.
L'observation ne perd rien de sa portée révélatrice, même si l'on peut objecter que, dans le cas présent, ce n'est pas tant l'étymologie qui est en jeu que l'exploitation «synchronique» de la polysémie: 'étroit' (matériellement), acception maintenue présente par l'écho à *détroit,* et 'rigoureux'; d'ailleurs, en latin déjà, *strictus* avait un sens «matériel» et un sens «non-matériel».

Avec la *figure étymologique* (*figure morphologique,* selon certains auteurs) s'ouvre le véritable domaine de l'étymologie littéraire; cette figure a cependant pris de plus en plus d'importance, au XXe siècle, aussi dans le langage publicitaire en français.

La *figura etymologica* — l'étiquette est traditionnelle — a été reconnue depuis longtemps par la rhétorique classique et on la trouve un peu partout dans les littératures grecque, latine, romanes, et autres, probablement. Le plus souvent, elle est considérée simplement comme la face stylistique du «complément interne»: *vitam vivere.* Mais n'y aurait-il pas lieu de tenir compte de toutes les modalités de rapprochement formel de deux vocables appartenant à une même famille étymologique? A. Szantir s'est engagé dans cette voie pour le latin[22].

C'est, en effet, avec l'étymologie que joue la nonne Egérie dans son *Itinerarium*: *Et licet semper Deo in omnibus gratias agere non dicam in his tantis et talibus quae circa me conferre* dignatus *est* indignam *et non merentem*[23]. Et dix siècles plus tard, Federico García Lorca fait de même dès le début de *Muerte de Antoñito el Camborio*:

> Voces de muerte sonaron
> cerca del Guadalquivir.

---

(22) Pour le latin, cf. J.B. Hofmann et A. Szantir, *Lateinische Syntax und Stilistik,* t. II, Munich, 1965, pp. 790 et ss. (distingue, dans la langue populaire et chez les écrivains, *eigentliche etymologische Figur* (*pugnare pugnam*) et types secondaires (adverbe et adjectif, etc.), avec, en annexe, l'étude des pléonasmes.

L'article *Etimologia* de l'*Enciclopedia Italiana* inventorie parfaitement les procédés de manipulation étymologique que la rhétorique classique a relevés: [...] suggerendo accorgimenti stilistici che vanno dalla semplice figura etimologica (*vivere vitam*) sino a insegnare a esprimere il pieno significato di una parola per mezzo di interpretazioni: p. es. le interpretazioni dantesche di nomi proprî e, caso di vera e propria costruzione concettuale, le etimologie dei giureconsulti romani.»

(23) Cf. V. Väänänen, *Le Journal épître d'Egérie (*Itinerarium Egeriae*), Étude linguistique,* Helsinki, 1987, p. 127. — Une phrase de Charles de Gaulle (discours du 13 janvier 1942, dans *Discours et messages,* Livre de poche, I, 171) fait écho (en chiasme!) à celle d'Egérie: «Cependant, la paix indivisible mourut d'avoir été divisée.»

Dans *Les Misérables* (2e partie, t. 1, p. 582 — exemple que je dois à l'INALF), V. Hugo construit une figure étymologique, mais il a, semble-t-il, éprouvé le besoin de la souligner par un commentaire métalinguistique, comme si le rapprochement ne lui avait pas paru suffisamment évident pour son lecteur: *La coulpe est toute spontanée; c'est la coupable elle-même (ce mot est ici étymologiquement à sa place) qui se juge et qui se l'inflige.*

Voces antiguas que cercan
voz de clavel varonil[24].

Lorsque Gide, dans *Thésée*[25], fait dire à Œdipe: *J'ai crevé mes yeux pour les punir de n'avoir pas su voir une évidence qui, comme on dit, aurait dû me crever les yeux* (antanaclase de la rhétorique classique, dira-t-on), ne risque-t-il pas, en avertissant d'ailleurs son lecteur, une figure étymologique à la limite, puisqu'elle entrechoque un signifiant avec lui-même, aboutissant, tout compte fait, non pas à une surcharge sémantique ni à une emphase sémémique, mais à une mise en évidence linéaire de deux données vivantes en polysémie. Il ne serait donc pas paradoxal de dire que le jeu de mots et le calembour *in praesentia* sont des «figures étymologiques à la limite», les états sémantiques historiquement décalés s'étant rejoints en synchronie.

L'effet peut être aussi le soulignement d'une opposition de sens, quand sont affrontés deux dérivés d'une même famille étymologique: Hervé Bazin nous montre un de ses personnages se plaignant de l'avocat *qui ne pense qu'à vous retenir et non à vous soutenir*[26].

En somme, se manifeste aussi ici une tendance assez générale, à savoir qu'une proximité phonique entraîne une parenté sémantique, par l'intervention d'une connotation remotivante[27].

---

(24) *Cerca/cercan*: la figure est relevée par M. Dominicy dans une analyse inédite de ce poème.

(25) Cité par St. Ullmann, *CAIEF* 11, 334.

Cf. encore celle-ci, peut-être involontaire, chez J.-J. Rousseau (*Confessions,* Pléiade, p. 555): *J'avois d'abord commencé par m'intéresser fort à Madame du Deffand que la perte de ses yeux faisoit aux miens un objet de commiseration.*

Nous sommes plus encore «à la limite» avec l'exemple suivant: *Je ne crois pas, en conscience, que ce serait pour moi bien servir le pays que de [...] présider, dans l'impuissance, à l'impuissance de l'État.* (Charles de Gaulle, *Discours et messages,* éd. Poche, t. 2, p. 39) — avec une acception identique des deux côtés et la mise en évidence de cette même acception.

On voit qu'il y aurait lieu de préciser la notion de figure étymologique et d'étudier la variété des effets. Sans compter qu'il s'agirait de préciser aussi la nature des rapports entre figure étymologique et jeu de mots. On glisse, en effet, facilement au jeu de mots en «travaillant» un terme ou une lexie polysémique; cf. *je prêterai l'oreille... (Je prête assez volontiers l'oreille; fâcheuse habitude, car un de ces jours, on ne me la rendra pas)* (Allais), cit. P. Schifko, in *ZrPh* 103, 74.

(26) Cité par Al. Lorian, dand *Actes [...] Angers [...],* 1986, p. 215. L'insistance, ici, vise donc moins le sémème commun que l'opposition sémique.

(27) Comp. C. Kerbrat-Orecchioni, *La connotation,* Lyon, 1977, p. 41: «[...] intervient la connotation remotivante, qui nous suggère insidieusement que malgré tout, l'accord des sons recèle l'accord des sens [...]».

La figure étymologique a pris au Moyen Age, dans la France du nord, chez un Gautier de Coinci ou chez tel des Grands Rhétoriqueurs, des aspects presque pathologiques (à notre point de vue, du moins!), emportée qu'elle était parfois dans un torrent de prolifération homonymique: *Diex! tant doné musgue li as Qu'ausi est emmuguelïee Com s'iert toute en mugue lïee. Qui ne s'enmusgue de son mugue, Emmuglié est de musguet mugue; Mais tuit cil bien s'emmuguelient Qui entor ax son musgue lient. Diex doinst tox noz emmuguelit Et qu'entor noz son musgue lit*(28). Sarabande de figures étymologiques proprement dites, de paronomases et de calembours! Mais le philosophe Martin Heidegger, si féru de considérations pseudo-étymologiques, ne fait-il pas son Isidore de Séville ou même son Gautier de Coinci, lorsqu'il écrit: «[...] wenn wir uns an das halten, was zur Sprache kommt, dann sagt ἀδικία, dass es, wo sie waltet, nicht mit rechten Dingen zugeht. Das bedeutet: etwas ist aus den Fugen... Δίκη, aus dem Sein als Anwesen gedacht, ist der fugend-fügende Fug. Ἀδικία, die Un-fuge, ist der Un-Fug.»(29) Chez plus d'un philosophe du XXe siècle, l'étymologie (le plus souvent fantaisiste) est conçue comme moyen de spéculation philosophique, la motivation étymologique étant vue comme un moyen d'atteindre sûrement les profondeurs de la pensée humaine(30). Mais les Pères de l'Eglise n'avaient-ils pas déjà exploité l'étymologie en tant que procédé exégétique(31)?

---

(28) *Miracles de Gautier de Coinci,* éd. A. Långfors, p. 63. — Sur les travaux érudits qui visent à «réhabiliter la pratique de l'étymologie médiévale», voir Cl. Buridant, dans *ZrPh* 104 (1988), p. 156.

(29) Cité par M. Wandruszka, *Etymologie und Philosophie,* dans *Etymologica, W. von Wartburg zum siebzigsten Geburtstag,* Tübingen, 1958, p. 858.

(30) Voir, à ce sujet, l'article qui vient d'être cité, dans *Etymologica,* pp. 857-871, et *CAIEF* 11 (1959); cf. ici, p. 336: «La pensée de M. Heidegger chemine, comme dit M. Wandruszka, selon le caprice de la «figura etymologica» (ou «pseudo-etymologica»), de l'ancienne rhétorique: il jongle avec les étymologies en rapprochant l'adjectif *hell* «clair» du verbe *hallen* «résonner» — et p. 337: «Quant à l'espérance que la motivation étymologique nous permettra de pénétrer dans les couches profondes de la pensée humaine, c'est encore un mirage de la philosophie contemporaine». Voir encore M.-F. Guyard, *CAIEF* 11, *loc. cit.,* pp. 287-289.

Sur le phénomène en général, voir l'ouvrage récent d'un philosophe (à qui la philologie n'est pas étrangère), Gilbert Hottois, *L'inflation du langage dans la philosophie contemporaine, Causes, formes et limites,* Bruxelles, 1979; on verra, notamment, en rapport avec ce qui a été dit ici, le § «Le jeu de langage et l'herméneutique étymologique de Heidegger», pp. 199 et ss.

(31) Voir, par exemple, P. Zumthor, dans *Etymologica, op. cit.,* p. 877.

Dans la figure étymologique, le signifié est, ne fût-ce que par réitération, mis en évidence; à première vue, on ne peut pas parler vraiment de surcharge de sens, mais d'insistance conceptuelle, ou d'emphase sémique. Du point de vue, aussi, des effets, au delà de la connotation stylistique, il y aurait peut-être lieu de distinguer des sous-espèces de figure étymologique: l'une, caractérisée par l'insistance sémémique; l'autre, par le heurt de deux acceptions d'une même lexie, deux fois exprimée, ou de lexies proches par la forme (figure bisémique?).

A côté de la *figure étymologique,* la *figure par étymologie,* comme on dit parfois, a été, surtout aux époques où l'on croyait aux vertus magiques de l'étymologie, un véritable procédé d'invention, à l'origine de nombreux mythes, tirant, en somme, le fond de la forme, une longue paraphrase des données étymologiques, fantaisistes, la plupart du temps, d'un nom de personne, ou d'un nom de lieu, ou même d'un nom d'objet: qu'on se souvienne de l'arbre biblique devenu pommier par la grâce du mot *malum*(32). Quand l'imagination intervient avec ivresse, la motivation subjective est sans limite et sans garde-fou. La figure par étymologie est-elle parfois à l'œuvre dans le langage poétique le plus élaboré? Nous y reviendrons.

De nombreux problèmes surgissent concernant ces «vieilles» figures. Quels sont exactement les rapports entre la figure étymologique et la figure par étymologie, et quels rapports entre elles et, par ailleurs, la paronymie, le polyptote, jusqu'à l'homonymie et, plus loin, la répétition? Y a-t-il une différence de nature entre la figure étymologique et, par exemple, le polyptote? Y a-t-il des limites nettes entre ces divers procédés et, éventuellement, lesquelles(33)? Que peut nous apprendre la «pathologie étymologique» (pathologie, disons-nous!) telle qu'elle se manifeste chez un Gautier de Coinci ou un Martin Heidegger?

De la figure par étymologie, la sous-espèce la plus «courue» est celle qu'on a désignée souvent par l'expression *jeux étymologiques*: des jeux, plus ou moins sérieusement conduits, à partir d'anthroponymes et, plus généralement, de noms propres. Ces jeux sont, eux aussi, innombrables, dans l'Ancien Testament, dans les poèmes homériques, et ils ont continué à prospérer, en passant par saint Augustin, pendant tout le Moyen Age,

---

(32) Cf., par exemple, P. Guiraud, *Les Jeux de mots* (Que sais-je?), pp. 89-90.

(33) Problème abordé par Madeleine Frédéric, *La Répétition, Étude linguistique et stylistique,* Tübingen, 1985, p. 143.

au moins jusqu'à Calderon, via Rabelais, naturellement[34]. La vogue s'est tassée dans la suite, encore que le sujet parlant, quand il en a l'occasion, ne se prive pas de ce plaisir ludique: on songera, parmi les écrivains, à Claudel et à Joyce. Quand on demandait à Valéry quelle était l'étymologie de son nom, il répondait avec humour: «Paulus Valerius, un petit qui vaut beaucoup»[35].

Ainsi, au Moyen Age, Henri d'Avranches écrit, en vers:

> Hinc vocor Henris: «Hen» — in; «ris» — risus; dicitur Henris
> «In» risu; — non in risu, quo rideo, sed quo
> Rideor [...][36]

Mais le rendement stylistique de ce type de jeu étymologique est mince: il s'agit généralement d'un commentaire métalinguistique littéraire-

---

(34) E.-R. Curtius, *La littérature européenne et le Moyen Age latin,* trad. fr. de J. Bréjoux, Paris, 1956, excursus XIV, pp. 600-606, *L'étymologie considérée comme forme de pensée.*

Les toponymes sont aussi traités, mais moins, semble-t-il, que les anthroponymes. On sait que Claudel ne dédaigne pas les variations étymologiques, presque toujours fantaisistes, sur les noms propres. Cf., dans la *Cantate à trois voix* (ex. cité par M.-F. Guyard, *CAIEF* 11 (1959), p. 291):

«Fausta / ...Cent villages aux vieux noms latins, Artemare, Virieu, Biollaz, Maximien, Chandossin...

Laeta / ...Hostel qui veut dire à la fois la Porte, et le Refuge, et l'Autel...».

Mais chez Claudel, l'apport étymologique reste toujours (?) un commentaire métalinguistique.

On sait que le nom propre, par nature, désigne; il est une étiquette du référé, en général, sans contenu significatif ou conceptuel; défini étymologiquement ou intégré au développement de l'énoncé par appel étymologique contextuel, il passe dans une catégorie sémémique, et même sémique, et se rapproche du nom commun.

Le jeu étymologique visant un effet comique peut s'exercer aussi sur les mots «communs». T. Todorov (cf. *Les genres du discours,* Paris, 1978, p. 308) rappelle les facéties linguistiques de Tabourot, interprétant, par exemple, *parlement* comme lieu où on parle et ment. — Il semble que dans ces cas le comique soit conditionné par le degré d'invraisemblance linguistique et par un lien partiel avec l'une ou l'autre caractéristique du référé.

Sur les jeux étymologiques sur les noms propres (avec, parfois, naissance de saints fictifs!), cf. Kr. Nyrop, *Gramm. hist. de la l. fr.,* §§ 472, 473, 474, 475.

(35) *Entretiens sur Paul Valéry,* sous la direction de Emilie Noulet-Carner, Paris-La Haye, 1968, p. 297. — Quand il s'agit de noms propres, les romans étymologiques sont naturellement nombreux.

(36) Curtius, *loc. cit.,* p. 604.

ment explicité, donc didactique, proche du soulignement étymologique, et sans grande puissance inventive et suggestive[37].

Des jeux étymologiques et de la création de personnages mythiques ou de légendes hagiographiques à partir d'une étymologie fantaisiste, on peut rapprocher les développements thématiques qui exploitent, de manière plus ou moins burlesque, une étymologie «en synchronie». Un exemple célèbre est le «conte» d'Alphonse Allais, *L'enfant de la balle*[38]: l'auteur construit une relation qui développe les sèmes du déterminant, cette relation se terminant significativement par «Deux cent soixante-dix-huit jours juste à partir de la date de la blessure, de vives douleurs se font sentir, et l'intéressante blessée met au monde un beau garçon du poids de huit livres.» Il y a eu, à l'origine, une analyse morpho-étymologique d'une lexie à signification unitaire plus ou moins abstraite, avec méprise (voulue ou non?) sur l'identification de *balle* revitalisé ('balle du jeu de paume' → 'balle de fusil'): à partir de là, construction «diégétique» fondée sur le «déploiement» aussi poussé que possible des sèmes du signifié 'balle de fusil'.

Dans un passage bien connu de M. de Bièvre qui décrit le convoi des religieux d'une abbaye lors d'une cérémonie funèbre[39], l'esprit travaille identiquement, bien que ce soit ici le calembour et l'allographie qui «génèrent» la prédication phrastique: «Le père-*Foreur* commençait la marche [...] le pète-*Sonnage* fit retentir les cloches, le père-*Messe* commença le service [...]», ce qui constitue une série d'échos contextuels, tandis que, ailleurs, le calembour est sans rapport étroit avec la thématique du moment («venaient ensuite le père-*Suasif,* le père-*Igord,* etc.»). Le calembour phonologique dégage un signifiant secondaire qui fournit la matière sémique du propos... en quelques endroits[40]; là, nous avons des discours morphologiques et étymologiques exprimés en transposition diégétique.

Perspective humoristique délibérée chez de Bièvre et Alphonse Allais! Mais, nous le verrons, ce procédé de développement et de créa-

---

(37) Même si, pour les Anciens, l'étymologie était considérée avant tout comme un des lieux de l'invention: cf., entre autres, E. Faral, *Les arts poétiques du XIIe et du XIIIe siècle,* Paris, 1924, p. 65.

(38) Cf. R. Zimmer, *op. cit.,* p. 112.

(39) Cité par R. Zimmer, *loc. cit.,* p. 125.

(40) Cette modalité de traitement se trouve aussi chez Allais: cf. l'exemple *loup* et *phoque* — *loup-phoque* — *loufoque,* analysé par R. Zimmer, *loc. cit.,* p. 113.

tion (d'*invention,* selon l'ancienne rhétorique) peut nous valoir, dans d'autres conditions, des œuvres profondément poétiques.

*

Du procédé du jeu étymologique, Dante a tiré bien autre chose que ses devanciers, et, grâce à lui, nous pourrons aller à la découverte d'autres trouvailles de la réflexion étymologique, à peu près ignorées, celles-là, de la stylistique classique et de la stylistique contemporaine. C'est que Dante, délibérément, va fonder sur l'information érudite un effet proprement poétique.

Ainsi, au chant XII du *Paradiso,* à propos de saint Dominique:

> E perchè fosse qual era in costrutto,
> Quinci si mosse spirito a nomarlo
> Dal possessivo di cui era tutto.
>
> Domenico fu detto; ed io ne parlo
> Sí come dell' agricola che Cristo
> Elesse all' orto suo per aiutarlo[41].

E.-R. Curtius observait que cet exemple «montre qu'il faut voir dans le style poétique de Dante un héritage du Moyen Age latin, épuré par son génie[42].» Épuré? Mais pourquoi et comment? C'est que le commentaire étymologique, d'ailleurs camouflé, donc engagé dans l'implicite, est intégré ici au développement thématique; il est antididactique; il exprime, beaucoup plus que le rapport étymologique entre deux formes linguistiques, une caractérisation psychologique; il ajoute du sens à son dénoté d'origine. A la formule *au sens étymologique* du soulignement métalinguistique se substitue une paraphrase du contenu étymologique, paraphrase qui, dans une perspective littéraire ni burlesque ni badine, fait pendant au dépliement sémique d'un calembour du type «Le père-*Foreur* commençait la marche»[43]; la paraphrase devient, dans les deux cas,

(41) Traduction Masseron: Et pour qu'il fût jusque dans son nom ce qu'il était, une inspiration le fit désigner par le possessif de Celui à qui il appartenait tout entier il fut appelé Dominique [...].

Trad. L. Portier: Et pour que fût en son nom tel qu'il était, / d'ici un esprit descendit pour le faire nommer / du possessif de qui il était tout: // Dominique fut dit, et je parle de lui / comme du jardinier que Christ / destina à son jardin pour le servir.

(42) *Op. cit.,* p. 605. — A propos des jeux étymologiques sur les noms propres chez Dante et chez les poètes italiens, en général, voir la note au v. 109 du *Purgatoire* dans l'édition Bosco-Reggio de la *Divine Comédie,* Florence, 1986.

(43) Voir, ci-dessus, p. 297, nos commentaires à l'extrait cité de M. de Bièvre.

développement thématique; mais chez Dante, elle s'intègre à ce développement, et ne le commande pas.

Cette caractérisation fonctionnelle importante est particulièrement inhérente, on va le voir, à d'autres procédures expressives qui recourent aussi à une analyse étymologique préalable, et non explicitement révélée, et auxquelles la rhétorique et la stylistique ont, cette fois, accordé vraiment peu d'attention.

*

Une première de ces figures est le *néologisme récurrent*(44): grâce à des alliances verbales adéquates, au sens contemporain d'un mot se mêle une acception étymologique; d'où, une densité sémantique accrue ou un supplément de puissance évocatrice.

S'adressant à sa *Fileuse,* Valéry lui dit:

> Ta sœur, la grande rose où sourit une sainte
> Parfume ton front vague au vent de son haleine
> Innocente [...]

et *innocent,* c'est, en même temps, 'ingénu' et 'qui ne peut nuire'.

Tout au long de son œuvre poétique, Valéry a, en un effort lucide et presque systématique, exploité cette veine du néologisme récurrent, moyen pour lui, parmi d'autres, d'*exercer,* comme il disait, le champ sémantique des mots; ici, par rétrogradation étymologique adjointe.

Mais Valéry n'est pas notre seul témoin.

La suite X d'*Anabase* débute par ce conseil adressé au contemplateur des *choses de la plaine,* assis au seuil de sa tente, sous un soleil étincelant: *Fais choix d'un grand chapeau dont on séduit le bord*(45).

Dès 1954, Roger Caillois commentait comme suit cet emploi de *séduire*: «Mis en demeure de *séduire* le bord d'un chapeau l'interpellé

(44) J'ai proposé, il y a plus de trente ans, et sans succès, cette dénomination: cf. A. Henry, *Langage et poésie chez Paul Valéry, Avec un lexique des œuvres en vers,* Paris, 1952, pp. 51 et ss. — Je suis reconnaissant à Charles Brucker d'avoir mentionné cette recherche dans sa synthèse, *L'Étymologie,* Paris, 1988, coll. *Que sais-je?* — Voir aussi J. Duchesne-Guillemin, *Théorie et pratique du langage chez Paul Valéry,* dans *Actes du Xe Congrès intern. des linguistes (1967),* Bucarest, 1970, p. 85.

(45) *Œuvres complètes,* Pléiade, 1982, p. 111.

entend qu'il pourra l'assouplir et comme le persuader de la main, par une caresse, de prendre la forme désirée.»[46] Il avait décelé, quoique un peu confusément, une double charge sémantique: 'flatter' et 'amener dans telle position'. Une poussée d'étymologie impressive avait soufflé au poète qu'il devait y avoir là un lointain sème 'mener, guider' dont il n'était pas sans intérêt de tirer parti, en sus[47].

Un autre exemple, de Valéry encore, nous révèle une variante dans le mécanisme de création. Narcisse se contemple dans sa fontaine et se plaint:

> Voici dans l'eau ma chair de lune et de rosée,
> O forme obéissante à mes yeux opposée!...

opposé, c'est 'placé en face', mais aussi 'qui refuse d'acquiescer'. L'examen des variantes de composition nous éclaire sur la naissance de l'alliance féconde et nous confirme que l'acception d'aujourd'hui est maintenue grâce au sème 'opposition, refus', d'ailleurs impérieusement présent dans le contexte. Le deuxième vers, en effet, n'a pris cette forme que dans l'édition définitive. Dans l'édition de 1891, il était totalement différent (*opposée* n'apparaissait même pas); dans l'édition de 1920: *O forme obéissante à mes vœux opposée!* — leçon transparente et sagement «conforme». «La substitution de *yeux* à *vœux* et la «matérialisation» qui en résulte ont surchargé le verbe et modifié sa sémantique.[48]» Observons, en passant — nous verrons l'importance du constat — que *yeux* et *vœux* appartiennent à des classes (génériques) différentes. Avec cet *opposée* on pourrait, d'autre part, malgré le paradoxe apparent, parler d'*étymologie synchronique,* en ce sens que, à l'origine, il y a une analyse morphologique et sémantique d'un dérivé: finalement, une remotivation interne avec recours supplémentaire à l'étymologie.

Il faudrait donc peut-être distinguer les étymologismes littéraires que l'analyse morphologique en synchronie permet de susciter et les néologismes récurrents, qui exigent une remontée historique directe portant sur

---

(46) Roger Caillois, *Poétique de St-John Perse,* Paris, 1954, pp. 22-23. — Caillois s'en tient à des commentaires ponctuels, sans se préoccuper de l'identification et de la nature du procédé.

(47) En français, *séduire* n'a jamais eu que les sens 'suborner, corrompre, séduire, abuser'. En latin: 'conduire à l'écart, détourner, retirer en élevant, soustraire'. Il semble que dans l'esprit du poète il y ait eu surtout un rapprochement *séduire/conduire.*

(48) A. Henry, *op. cit.,* p. 144.

le mot entier[49] (étymologismes horizontaux et étymologismes verticaux? ou, comme on l'a dit pour la première, étymologie statique, selon Vendryès, et qu'on pourrait dire aussi étymologie dérivationnelle?). D'ailleurs, dans les *Poésies* de Valéry, la dérivationnelle est plus abondamment représentée (à savoir, par des verbes dérivés) que l'autre, illustrée surtout par des adjectifs[50].

Verbe et adjectif — quelque rare substantif, comme *candeur,* nom de qualité: le néologisme récurrent semble bien surgir dans un syntagme prédicatif. Il semble aussi que le catalyseur de la fusion sémantique réalisée soit le changement de classe (en opposition aux strictes données de la langue) portant sur le substantif auquel sont incidents le verbe ou l'adjec-

---

(49) Voir aussi chez Ullmann l'expression *étymologie synchronique.*

De toute manière, ici encore, nous rejoignons les analyses des linguistes et constatons que le langage poétique exploite systématiquement et intensément certains phénomènes présents dans le langage courant. Cf. St. Ullmann, in *CAIEF* 11 (1959), p. 327: «Il paraît donc qu'il existe deux espèces d'étymologie, l'une historique, l'autre synchronique; la première étudie la généalogie des mots, la seconde le réseau d'associations formelles et sémantiques qui les relient les uns aux autres dans un système linguistique donné.»

On a nuancé la distinction rigoureuse établie par Saussure entre diachronie et synchronie — nécessairement rigoureuse à l'époque, pourrait-on dire. Aujourd'hui, certains linguistes parlent de diachronie en synchronie; J. Lyons écrit même (*Sémantique linguistique,* p. 246) que «La diachronie en synchronie, tout comme la variation dialectale, a sa fonction indicielle».

(50) *Affronter, comprendre, déconcerter, exalter, expirer, inondé, offensé, opposer, pressentir, procéder, produire, promouvoir, proposer...*

Le lexique qui clôt le petit volume sur *Langage et poésie chez Paul Valéry, op. cit.,* pp. 89-172 — encore faudrait-il qu'il soit complet et fondé toujours sur une analyse textuelle juste — compte, comme néologismes récurrents, 5 adjectifs, 2 substantifs, 2 verbes non préfixaux (*délirer, empêcher*) et 14 verbes préfixaux (dont deux au participe passé).

D'après M. Riffaterre — hypothèse séduisante présentée au cours d'un exposé oral — la parenthèse énigmatique (*il est aux Indes!*) de la deuxième suite de *Enfance* de Rimbaud: — *Le petit frère — (il est aux Indes!), là, devant le couchant, sur le pré d'œillets.* — serait sortie de la lexie *œillet d'Inde.*

Rimbaud aurait alors créé un étymologisme morphologique par délexicalisation, le passage au pluriel *aux Indes* «réifiant» totalement le facteur «excisé». Ce serait une autre forme de réflexion étymologique en synchronie: *œillet d'Inde* aurait été délexicalisé en 'œillet qui pousse aux Indes' — comme *connaissance* l'est (ici, à tort) en *co-naissance.*

Illustration démonstrative de ce que Valéry confiait un jour à ses *Cahiers*: «La littérature (en deux mots) résulte de *ce qu'on peut par le langage* au moyen de *ce qu'on peut sur le langage*» (cité par J. Schmidt-Radefeldt, *Paul Valéry linguiste dans les* Cahiers, Paris, 1970, p. 77).

tif[51]. Si l'on use d'une terminologie connue, on dira substitution d'un classème substantival non conforme, ce qui fait penser aussi au mécanisme de la création métaphorique. Dans la relation syntagmatique $F \leftarrow C$ (où F est le mot «exercé» par la figure et C le complément dont la nature classématique est l'élément catalyseur) le classème non conforme impose le sémème second en F. On sait d'ailleurs que les échanges classématiques entre l'animé et l'inanimé sont un des traits marquants du langage poétique.

---

(51) Il s'agit ici d'observations et de propositions théoriques résultant de l'étude d'un dossier d'exemples plutôt réduit: il faudrait élargir considérablement le champ des données à soumettre à un examen approfondi.

Plusieurs linguistes ont manifesté un grand intérêt pour les classèmes: cf., par exemple, B. Pottier, *Ling. génér.* 2, §§ 20 («l'ensemble des sèmes génériques est le classème»), 64, surtout 68 (à propos de la grammaticalisation des sèmes génériques); 88 — Mariana Tuţescu, *Précis de sémantique française,* Bucarest, 1974, pp. 53-55 (qui, après avoir caractérisé les classèmes — «système de compatibilités entre les ensembles sémiques formant le contenu des lexèmes qui entrent en rapport» — tente un classement typologique, lequel distingue les classèmes morpho-syntaxiques et les classèmes lexicaux, ces derniers ne laissant entrevoir aucun groupement). Notons que quand on parle des classèmes, on en cite quelques-uns, des morpho-syntaxiques, suivis d'un *etc.*, ce qui nous laisse sur notre faim. N'oublions pas, du point de vue théorique, les travaux du pionnier Klaus Heger.

A l'autre bout, il semble qu'on distingue difficilement classème et noème (cf. l'observation de B. Pottier dans *Théorie et analyse linguistique,* Paris, 1987, p. 61, à propos d'un ouvrage d'Anne Hénault). Dans *Sémantique noémique* (in *Anuario de estudios filológicos* III 1980), pp. 169-177), B. Pottier, après avoir distingué *sème* et *noème,* glissait immédiatement vers la remarque suivante (p. 169): «Naturellement, le linguiste a créé les noèmes sur la base d'une certaine expérience qu'il a eue des langues naturelles. Mais il ne les tire pas automatiquement des sèmes génériques (ou de classe), bien que l'affinité soit évidente.»

Il nous faudrait, non seulement, une étude approfondie sur le classème, mais aussi une étude du système classématique du français (si système il y a): inventaire exhaustif, compatibilités entre classèmes, hiérarchie éventuelle, substitutions possibles et produisant quels effets, etc.

Si je comprends bien, les classèmes sont des sèmes génériques ou sèmes classificateurs — comme Damourette et Pichon disaient, sur le plan grammatical, que parmi les *sémiomes* (= mode d'expression d'un *sémième,* lequel est une «idée qui dans un idiome donné n'a d'expression que dans le vocabulaire») certains fonctionnent comme *taxiomes* (= mode d'expression d'un *taxième,* «idée qui, dans un idiome donné, se présente comme indispensable à la construction du discours et a, conséquemment, des expressions grammaticales»).

Je ne sais si les choses sont plus claires lorsqu'on a affaire à des langues qui, comme le mandarin ou le tzeltal, connaissent des classificateurs lexicaux (cf. J. Lyons, *Sémantique linguistique,* pp. 94-95).

Le néologisme récurrent n'est pas métalinguistique, dans son expression: sans doute, à l'origine et en cours d'élaboration y a-t-il une opération métalinguistique qui impose un signifié que l'on peut dire étymologique, mais ce dernier est totalement intégré au signifié du message poétique lui-même, et il n'use d'aucun mot métalinguistique qui serait nécessairement présent.

Il reste qu'il est parfois difficile, ici aussi, de décider si, dans la perspective diachronique, c'est la considération proprement étymologique qui est intervenue ou bien le souvenir d'un archaïsme classique. Ainsi, dans ce passage d'*Amers*(52): *[...] songe [...]; à tous ces astres consumés que nous portions en mer avant le jour, marchant pieds nus entre les myrtes comme des meurtriers sacrés aux mains ensanglantées d'aèdes; à tant de lunes exténuées que nous jetions, du haut des caps, au vol des mouettes stercoraires* — *exténué* est, assurément, un néologisme récurrent, qui superpose à l'acception moderne, plus ou moins nettement présente, une acception «matérielle», mais plutôt héritée des textes classiques; on lit encore chez Rousseau: *[...] il sembloit exténuer en quelque sorte les services que je lui avois rendu*(53). Mais quelle est la limite entre archaïsme et étymologisme?

Qu'il s'agisse d'une recherche très réfléchie, focalisante et consciemment poursuivie, longtemps parfois, à partir de certains états de rédaction préalable, cela nous est révélé par les variantes éventuelles des passages intéressants: la leçon définitive est un état d'aboutissement.

Un premier exemple a déjà été produit plus haut, dans une autre

---

(52) *Amers* IX, 6, 1; *op. cit.*, p. 353.

(53) *Confessions*, Pléiade, p. 539.

Dans *Éloges* déjà, le poète avait fait un emploi similaire de ce même participe adjectif: *Et ce cœur, et ce cœur, là! qu'il traîne sur les ponts, plus humble et plus sauvage et plus, qu'un vieux faubert, / exténué.* (*op. cit.*, p. 57) — sauf que, ici, s'opère une sorte de diffraction prédicative: *exténué* accumule les deux acceptions, mais l'une vise *cœur* et l'autre, *faubert.*

A propos du passage d'*Amers*, P. van Rutten, *op. cit.*, p. 107: «[...] le mot lune signifie croissant, courbe, arc, notion qui n'était plus même sentie en latin. Cette phrase est caractéristique: à tant de lunes exténuées [...]. Il faut traduire *lunes exténuées* par *croissants amincis* dont on nourrissait les mouettes!» — Non, *lune* n'a rien à voir avec une étymologie d'ailleurs forcée et *croissants amincis* serait pléonastique; il faut garder à *lunes* sa «personnalité» (cf., d'ailleurs, plus haut dans le texte *astres consumés*) et c'est cette «personnification» qui appelle, en plus, l'acception moderne de l'adjectif ('lunes amincies et épuisées').

visée. En voici un autre, qui illustre bien ce qui vient d'être dit; il est pris à *La Jeune Parque.* A l'endroit en question, le texte définitif porte

> Souvenir, ô bûcher dont le vent d'or m'affronte,
> Souffle au masque la pourpre imprégnant le refus
> D'être en moi-même en flamme une autre que je fus

affronter, ici, c'est 'braver', mais aussi 'heurter au front', selon une analyse des éléments formateurs du verbe. Mais si l'on compare les divers états manuscrits du poème(54), on constate que c'est dans le cinquième de ces états seulement que s'établit l'alliance prédicative entre *vent d'or* et *affronter.* Dans le premier état connu, on lit *O chaste joue, affronte L'innocence [...],* en accord avec la sémantique courante du verbe *affronter*(55). D'autre part, une nouvelle fois, c'est le changement de classe portant sur le substantif sujet qui a joué le rôle de catalyseur.

Cette même démarche vers une densité sémantique accrue s'est, d'autre part, manifestée, de façon assez pittoresque, dans un entretien de Valéry avec Lucien Fabre(56). Valéry, dissertant sur son travail d'auteur, s'attarde sur

« le drame de ce ruisseau qui ne s'en tire pas avec ses petits cailloux [...] nous [= les poètes] devrions pouvoir condenser cette histoire en un mot, en une épithète ambiguë qui montrerait à la fois le côté *matériel* de la chose: le ruisseau, quoi? caillouteux? pétré (il ajoute en riant: galetteux?) — et le côté, dirai-je! moral? de ce ruisseau qui cherche son chemin, hésite et se le fraie et pour cela place, déplace, replace ses infimes silex suivant quelque convenance profonde en obéissant rigoureusement aux lois... Voilà notre vraie tâche d'écrivains... »

« Nous restâmes silencieux un moment.

« — Et si, lui proposai-je, si nous disions: le ruisseau *scrupuleux*?

« Il se redressa, ravi: — Bravo, dit-il. Scrupulus, petit caillou. Le mot existe donc!... [...] Il s'agit de le trouver, [...] »

L'anecdote dévoile, avec une netteté ingénue, le mode d'exploration et de recherche, et la tension vers une « aggravation » sémantique, source souhaitée d'effets poétiques particuliers.

---

(54) États manuscrits qu'a pu étudier O. Nadal (dans un ouvrage publié par le Club du meilleur livre, en 1957: Paul Valéry, La Jeune Parque, *Étude critique par Octave Nadal*).

(55) Cf. Nadal, *loc. cit.,* pp. 222, 230, 250, 263.

(56) Cf. *Valéry vivant,* dans *Cahiers du Sud,* 1946, p. 162.

Le néologisme récurrent n'est pas le seul élément du langage poétique issu de la réflexion étymologique qui s'exerce sur les signifiés.

Considérons — en unissant dans cette considération un effort de pénétration intellectuelle et une certaine disponibilité de sensibilité poétique — ce verset d'*Amers,* dans lequel le poète évoque un grain violent sur l'Océan: ciel sombre lourdement chargé, tout à coup déchiré par un rayon de soleil qui éclaire un pan de pluie tombant en *avoine blanche du message,* et devant lequel zigzague un groupe de pétrels, tout cela étant présage pour les âmes timides, mais non pour vous, âmes fortes des contemplateurs lucides:

« De noires besaces s'alourdissent au bas du ciel sauvage. Et la pluie sur les îles illuminées d'or pâle verse soudain l'avoine blanche du message.

« Mais vous, qu'alliez-vous craindre du message? craindre d'un souffle sur les eaux, et de ce doigt de soufre pâle, et de cette pure semaille de menus oiseaux noirs qu'on nous jette au visage, comme ingrédients du songe et sel noir du présage? (procellaires est le nom, pélagique l'espèce, et le vol erratique comme celui des noctuelles.) » (57)

Qui ne serait sensible à l'admirable orchestration de ce verset, d'abord animée, gonflée de mouvement et d'émotion, puis brusquement freinée — on dirait que le mobile phrastique passe de quatrième en seconde — lorsque l'intelligence souveraine prononce son jugement: *procellaires est le nom, pélagique l'espèce...* pour, enfin, en toute souplesse, relancer l'allure et prolonger la contemplation dans l'espace de rêve et de mouvement: *et le vol erratique comme celui des noctuelles...*

Mais pourquoi, dans cette stase presque didactique, *procellaires est le nom...* — il ne faut cependant pas oublier la double inversion... ni les deux hexasyllabes jumeaux — le poète n'a-t-il pas dit simplement, en employant, au lieu de ces éléments de classification ornithologique, le terme courant (ce ne sont que *pétrels*)? C'est que dans *procellaire* il y a *procella* 'tempête' et dans *pélagique* il y a *pelagos* 'mer'; or, 'tourmente sur l'océan' (tempête + mer), c'est ce qui est évoqué tout au long des deux versets concernés; on pourrait dire que *procellaires est le nom, pélagique l'espèce* est comme une « mise en abyme » par moyens étymologiques.

Ici, il ne s'agit pas de créer, *in situ,* de l'épaisseur sémantique (*procellaire* est le nom de l'oiseau: pas d'acception seconde, à proprement

(57) Saint-John Perse, *Œuvres complètes,* Pléiade, 1982, p. 310.

parler), mais de susciter, par le détour étymologique, un harmonique sémique au thème local, une pédale d'accompagnement, une sorte de contrepoint: *pétrel* n'aurait opéré que la nomination et nous aurait plaqués sur le sol conceptuel; *procellaire* et *pélagique,* agissant solidairement, multiplient, en arrière-fond expressif, les vibrations poétiques déclenchées dès la première phrase du verset(58).

Le thème local peut se réduire à une simple prédication, et, dans ce cas, les termes impliqués sont naturellement unis plus nettement dans le développement syntaxique ou discursif. Dans *Vents*(59), le poète, assoiffé de nature ouverte et de grands vents, dit sa satiété du quotidien étouffant:

« Nous en avions assez [...]

Assez de ces porteuses de palmes et d'olives sur nos monnaies trop blondes, comme ces filles et mères d'empereurs qui s'appelaient Flavie. »

et Flavie est là en étymologisme contextuel faisant écho à *blondes* — lequel est, en même temps, par ricochet, son prédicat implicite; mais, en outre, le terme *Flavie* éclaire la métonymie *monnaies blondes* (où « monnaies » vaut 'billets de banque portant une Marianne' — 'à chevelure couleur de blé mûr').

Au contraire, on ne peut parler d'étymologisme contextuel ni d'écho thématique — même si l'on peut songer à des échos sémantiques — dans cet autre passage de *Vents,* qui fait partie d'une évocation des hautes régions volcaniques des Andes:

« Laves! et le mouvement, au revers de l'immense labour, levant à l'infini du monde la grande chose ourlienne!

---

(58) Dans son article, *Jeux sémantiques chez Saint-John Perse,* in *Espaces de Saint-John Perse,* Aix-en-Provence, 1979, 2, pp. 169-178, Madeleine Frédéric étudie surtout les alliances paronymiques, notamment les paronymes « à lien étymologique », les paronymes étymologiquement étrangers l'un à l'autre, et les confusions qui peuvent se produire entre les deux dans l'esprit du lecteur. Elle analyse, entre autres exemples, ces lignes d'*Exil*: *Sur des plaintes de pluviers s'en fut l'aube plaintive, s'en fut l'hyade pluvieuse à la recherche du mot pur.* Elle rappelle, avec raison, « l'affinité étymologique » entre *pluviers* et *pluvieuse* et que dans *hyade* il y a aussi le concept étymologique 'pleuvoir'. On voit qu'il s'agit ici d'effets intra-paronymiques et pas du phénomène que nous essayons de dégager dans l'analyse ci-dessuss. Cf., du même auteur, *La Répétition et ses structures dans l'œuvre poétique de Saint-John Perse,* Paris, 1984, p. 49.

(59) *Vents IV 5,* dans éd. Pléiade 1982, p. 244.

« Ô décharge! ô charroi! où l'ange noir des laves nous chante encor son chant de trompes volcaniques, dans des ruptures de cols et de matrices![60]

Nous avons là dans la dernière ligne tout un échafaudage polysémique, une orchestration de jeux de mots, suggérant pour chacun des termes *trompe, col* et *matrice* deux orientations sémantiques: sans doute, *trompe* équivaut-il d'abord, et nettement, à 'instrument de musique tel', mais l'ambiguïté (= la double présence) s'installe, déclenchée par *rupture,* les termes *col* et *matrice* superposant les acceptions géologiques[61] et les acceptions anatomiques, ces dernières atteignant même rétroactivement le *trompe* initial — sans oublier, en synthèse analogique, l'assimilation de l'éruption volcanique à un enfantement. Ce qui distingue fondamentalement ce type de jeu de mots littéraires de l'étymologisme contextuel, c'est la présence simultanée des deux voix sous un seul signe et l'absence de recours à un élément relevant de l'étymologie.

Avec l'étymologisme contextuel, nous sommes, quant au mécanisme mis en œuvre, à l'opposé vectoriel du néologisme récurrent. Ce ne sont plus les alliances verbales, les rapports prédicatifs qui déclenchent l'effet, mais ce sont les ressources étymologiques des termes choisis qui réorientent vers certaines présences contextuelles, créant ainsi une alliance résultante entre l'attache étymologique d'un terme, d'une part, et, d'autre part, une matière conceptuelle et affective organisée en thème local. Il n'y a pas ici acception nouvelle des mots *procellaire* et *pélagique,* mais simple dénotation plus rappel thématique par connivence étymologique (rappel thématique d'ailleurs proche de certains sèmes définitionnels des termes en question). Faut-il parler d'*étymologisme en écho*? Ou d'*étymologismes* proprement *contextuels*?

Parfois, l'étymologisme contextuel, au lieu d'être en écho, annonce un développement subséquent. C'est le cas dans « l'ouverture » des *Tragiques* d'Agrippa d'Aubigné.

Le poète se voue tout entier à la délivrance de l'Église, il franchit le Rubicon et nous dit qui le guide:

Mais dessous les autels des idoles j'advise
Le visage meurtri de la captive Eglise,
15 Qui a sa delivrance (aux despens des hazards)

(60) *Ibid.,* p. 246.
(61) Pour *matrice*: 'lieu où se forment certains métaux'.

M'appelle, m'animant de ses trenchans regards.
Mes desirs sont des-ja volez outre la rive
Du Rubicon troublé : que mon reste les suive
Par un chemin tout neuf, car je ne trouve pas
20 Qu'autre homme l'ait jamais escorché de ses pas.
Pour Mercures croisez, au lieu de Pyramides,
J'ai de jour le pilier, de nuict les feux pour guides.

A propos des vers 21-22, je reproduis d'autant plus volontiers le commentaire de Frank Lestringant[62] que son auteur avait d'autres préoccupations que les nôtres et que ses fines et savantes observations sur le rôle de la réflexion étymologique auront pour nous d'autant plus de valeur persuasive :

« On lira ces deux alexandrins comme des vers rapportés dont les hémistiches se correspondent terme à terme. En effet, les « Mercures croisez » qui sont les Hermès des carrefours dans la Grèce ancienne, appellent par leur forme le « pilier » ou la colonne de nuages qui guide le peuple hébreu à travers le désert (Exode XIII, 21).

« Entre les Pyramides et les feux nocturnes de l'exode biblique, l'équivalence et l'opposition seraient inexplicables, si l'on s'en tenait à la seule ressemblance formelle des objets. La métaphore, ici, implique le détour par l'étymologie. Comme on le croit à peu près généralement au XVIe siècle, dans les milieux les plus savants, le nom de Pyramides est dérivé du grec πῦρ, πυρὸς le feu. On rencontre cette étymologie, nullement populaire comme il pourrait sembler, dans les érudites *Leçons Antiques* de Coelius Rhodiginus, [...] »[63].

En effet, il faut l'érudition du poète et celle du lecteur pour fonder cette connivence étymologique annonciatrice du propos essentiel ; *pyramides* est un étymologisme contextuel par rapport à ce qui est dit dans le vers suivant[64].

Faudra-t-il donc, à propos de l'étymologisme contextuel distinguer un emploi anaphorique et un emploi cataphorique ?

---

(62) *L'Ouverture des « Tragiques » : D'Aubigné, César et Moïse,* dans *Bull. de la Soc. du protestantisme français,* 133 (1987), pp. 7-22 ; passage cité : à la p. 13.

(63) Voir la suite du commentaire aux pages 13-15 de l'article cité : Fr. L. montre que le jeu étymologique anime tout cet exorde de d'Aubigné.

(64) Dans un passage bien connu de *Dévotion* (Rimbaud, *Illuminations*), à *Circeto des hautes glaces, grasse comme le poisson,* si l'élément *-ceto,* de *Circeto,* est bien le grec *kêtos,* comme le proposait R. Faurisson, ce serait là un étymologisme anticipateur, paraphrasé dans le prédicat *grasse comme le poisson.*

Avec *Anabase,* ce monument de la poésie du XXe siècle, publié en 1924, l'étymologisme en écho prend une autre dimension. D'ailleurs, dans le cas de cette œuvre, nous pouvons faire état, non seulement de l'analyse du texte, mais aussi des déclarations, non suspectes, étant donné leur date, de l'auteur lui-même.

Un titre comme celui du recueil valéryen *Poésies* est générique. *Poèmes barbares* est, en plus, grâce à l'épithète, spécificateur, quoique unicaractérisant. Dans ces deux cas, nous avons affaire à un titre métalinguistique (cf. *poésie, poème*); «*poème,* suivi d'un poème est dans la même situation que *mot* suivi d'un mot; il classe ce qu'il présente, au moyen d'un nom commun métalinguistique, *poème,* et s'il le dénomme avec plus de précision, c'est un «nom propre métalinguistique de parole» (*Stances à Du Perrier, Roman d'un spahi, La Confession d'un enfant du siècle*)»[65]. *Amitié du Prince* ou *Une Saison en enfer,* en tant que «titres contextuels», sont des résomptifs thématiques, le premier, immédiat, l'autre, métaphorique; on peut parler de synonymie. — Et nous savons, d'autre part, que, en général, les titres sont trouvés, ou fixés, lorsque l'œuvre a pris sa forme définitive, ou est en train de le faire.

Avec *Anabase,* nous sommes en présence d'une synonymie particulièrement «intense». L'œuvre n'est pas le récit d'une expédition comme celle des Dix Mille; aucun rapport avec Xénophon. Le conquérant-poète, anonyme, qui l'anime de bout en bout, monte, dans sa solitude psychologique, vers des terres qu'il conquiert et organise. Mais c'est là le vêtement thématique concret. Plus en profondeur, *Anabase* est le poème de la solitude devenant exploit en acte: c'est la montée de la condition de l'homme à l'état de création[66] — il s'agit de terres spirituelles.

Or, ce poème complexe est sorti d'une longue rêverie étymologique sur le mot *anabase* lui-même, longue période de fermentation souterraine. Dans une lettre à Claudel du 10 juin 1911, le jeune poète, qui n'était encore que Saint-Leger Leger, écrivait: «J'aimerais seulement qu'il me fût donné un jour de mener une «œuvre» comme une *Anabase* sous la con-

(65) Cf. p. 274 de l'ouvrage de Josette Rey-Debove, *Le Métalangage, op. cit.* J'ajoute, pour la compréhension de ce qui suit, de la p. 273: «On distinguera le titre dans le contexte de l'œuvre tel qu'on le lit en commençant la lecture, du titre en d'autres contextes qui sert à dénommer l'œuvre dont on parle; c'est le second qui est un nom propre métalinguistique.»

(66) Pour une analyse plus détaillée, cf. A. Henry, Anabase *de Saint-John Perse, Édition critique, Transcription d'états manuscrits, Études,* Paris, 1983, chap. VI et X.

duite de ses chefs. (Et ce mot même me semble si beau que j'aimerais bien de rencontrer l'œuvre qui pût assumer un tel titre. Il me hante.) »[67]

Ainsi, le futur titre s'est imposé avant l'œuvre, il a appelé le poème.

Or, cette longue rêverie a consisté en une sorte de contemplation de la matière suggestivement significative du mot, fondée sur l'analyse de l'étymon grec: 'marche vers le haut, marche vers les hauteurs, progression passionnée vers les sommets (de l'être et de ses puissances)'. Le poème est sorti d'une rêverie étymologique sur un mot « donné »[68]; il s'est construit comme un monument pantographié, selon les données de cette analyse verbale, structurelle et historique. Le poème 'Anabase' est une longue paraphrase étymologisante du mot *anabase* — on sait, d'ailleurs, quelle est l'importance de l'activité paraphrastique, naturelle chez le locuteur.

La procédure d'invention, dans le cas d'*Anabase,* rappelle la *figure par étymologie* (qui, on l'a vu, développe un récit à partir d'un nom, souvent un nom propre, interprété selon une certaine étymologie) et aussi les développements phrastiques ou plus largement thématiques fondés sur une analyse morpho-étymologique, à la manière de de Bièvre ou de Alphonse Allais, mais dans des conditions psychologiques tout autres et en vue d'effets fort différents. On peut dire aussi que, dans la figure par étymologie, la donnée étymologique est le titre contextuel (souvent non exprimé) du développement thématique qui en est sorti; le mode de production, dans le cas de l'étymologisme contextuel, serait similaire à celui de la figure par étymologie, mais avec un écho verbal exprimé dans le texte, ou avec un titre explicite.

Dans le cas d'*Anabase,* assurément, érudition étymologique et analyse sémique sont les assises du modèle de production: c'est par cette voie que le mot *anabase* a joué le rôle de « mot-thème »; maintenu en perspective étymologique, il a été puissamment inducteur (au sens psychologique du terme) et il a orienté et alimenté le développement thématique de l'œuvre à venir[69]. L'étymologie (pré)imposée a été accueillie avec une ferveur fidèle, elle a imprimé un mode de tension stylistique, et des développements concrets ont jalonné cette voie de tension, pour donner

(67) Saint-John Perse, *op. cit.,* p. 722 (724 de l'éd. 1972).

(68) Au sens où Valéry distinguait les vers *donnés* des vers à trouver.

(69) Sur le mot origine de la prédication phrastique ou du développement thématique, voir C. Kerbrat-Orecchioni, *La connotation, op. cit.,* p. 50 — à qui je reprends les expressions « modèle de production » et « mot-thème ».

corps à l'œuvre. En somme, l'invention prend en compte et combine supérieurement acquis culturel, fonction technique (vers la virtuosité du « ludisme »), fonction expressive et fonction poétique.

Aussi *Anabase* n'est-il pas un simple titre résomptif, il est l'œuvre comprimée en une seule cellule; par la vertu de ses éléments, explicités par ses origines, il a déclenché le vecteur fondamental de l'œuvre, la marche vers le haut; il a suscité le mouvement profond, la tension créatrice, qu'il a fallu ensuite vêtir d'une substance concrète adéquate; c'est pourquoi on peut dire que ce mot *anabase* fait écho à tous les contenus de l'œuvre: il signifie la même chose que toute l'œuvre — de la même façon que dans le monde intérieur du poète créateur il préfigurait déjà toute l'œuvre future. *Étymologisme contextuel global*(70)!

On pourrait dire encore que ce mot, contemplé et disséqué dans la ligne de la réflexion étymologique, a été la cellule poétique initiale régie par son ADN étymologique ou, si l'on préfère, la pastille de papier japonaise qui, lancée dans l'eau, s'ouvre, grandit et devient fleur.

Si l'on ne retient que le modèle de production, on peut dire que, dans le cas (local) d'*Amers,* le vecteur est inversé par rapport à ce qui se passe dans le cas d'*Anabase*: ici, le donné étymologique engendre l'œuvre; dans *Amers,* l'évocation de la tempête, thème local, est « reprojetée », étymologiquement, en réduction ponctuelle, dans les mots *procellaires* et *pélagique.*

Ainsi, par divers procédés, parmi lesquels la suggestion étymologique, la cellule sémique, ou sémémique, peut se retrouver dans toute forme de matière significative, quel que soit son degré de développement. Elle peut établir des relations, selon une progression sans accroc, avec une autre cellule sémique, ou avec un être sémémique, ou avec un développement local, ou avec un énoncé global. De sème à métasémie (en expansion) il y a continuum conceptuel, identité de nature(71).

*

(70) En ce qui concerne les titres, en général, cf. ce que dit un linguiste: « Le schème final de compréhension pourrait être le titre idéal de l'ensemble, le résumé narratif développé par le texte: « La grenouille qui a voulu se faire aussi grosse que le bœuf et qui a éclaté ». » (B. Pottier, *Ling. génér.,* § 77).

Avec *Anabase,* nous dépassons l'allusif et nous allons même plus loin que « le résumé narratif développé par le texte ». Mais les exemples d'une telle concision, intellectuelle, affective et dynamique, doivent être rares.

(71) Sans l'avoir voulu, nous retrouvons les trois façons d'envisager les phénomènes

Dans le champ de l'étymologie littéraire, la *figure étymologique,* fondée sur une analyse morpho-historique, affronte, sur la ligne du discours, deux signifiants proches (ou, à la limite, identiques) et par là met davantage en lumière la double présence d'un sémème ou bien une opposition sémantique, selon l'une ou l'autre de ses nombreuses variétés. Le *néologisme récurrent* et l'*étymologisme contextuel,* eux, jouent sur des matières sémiques — nous voici ramenés nettement au signe et à sa biface. Ici, un second signifiant (même homonymique, *in absentia*) n'intervient pas — à moins qu'on ne songe, dans le cas de l'étymologisme contextuel, à considérer comme signifiants respectivement tout le développement local ou tout le développement général qui sont en question. Avec la *figure étymologique,* la parenté morpho-étymologique (ou étymologisante) est le catalyseur *in praesentia* de l'expressivité; dans le *néologisme récurrent* ou dans l'*étymologisme contextuel,* le facteur étymologique lui-même est porteur de sens: l'opération «érudite» amène au contact d'un donné de langue (cas du néologisme récurrent) ou d'un donné de texte (cas de l'étymologisme contextuel) un apport de nature historique, sémantiquement proche.

La *figure par étymologie,* en tant que telle, n'est pas une véritable figure (marquée, elle, par une connotation), mais une modalité de paraphrase, un procédé de développement; elle appartient à un autre ordre de phénomènes.

Faudrait-il créer des étiquettes distinguant les deux grands ordres de faits rhétoriques en présence: *paronymie* et *isonymie,* d'une part, *parosémie* et *isosémie,* d'autre part, vues ici sous leurs espèces étymologisantes? D'où, *étymologismes paronymiques* (toutes les sous-espèces de figure étymologique) et *étymologismes parosémiques* (néologisme récurrent et étymologisme contextuel)? La parole permet de multiplier combinaisons de formes et de sens: à nous d'en inventorier les espèces et les genres, et d'en découvrir les mécanismes.

Nos deux étymologismes parosémiques, qui poussent sur un métalangage, sous-jacent, sont, naturellement, des figures savantes. Elles font toujours référence à un fait culturel... qui doit faire partie du bagage culturel du lecteur. Elles peuvent être rapprochées, à ce point de vue, de la figure rhétorique qu'est l'allusion (cryptocitation, citation pervertie et plus ou moins implicite). Mais l'allusion peut exploiter un champ culturel très

---

de signification que B. Pottier distingue (*Ling. génér.,* § 81): *sémantique analytique* (portant sur morphème, lexie, fonctème) — *sémantique schématique* (portant sur énoncé, paragraphe) — *sémantique globale* (portant sur texte). — Le terme *schématique* me paraît moins heureux que *local.*

vaste et très varié; nos deux figures, elles, un champ culturel délimité et spécifié, à savoir, l'étymologie, tantôt analytique (analyse morphologique ou structurelle), tantôt directement historique, de la langue même qui est utilisée dénotativement — rhétorique essentiellement métalinguistique (ce que n'est pas, d'ordinaire, l'allusion, encore que, en principe, cette allusion puisse porter sur un aspect du langage). Les étymologismes paronymiques et parosémiques relèvent, en ordre principal, de la compétence linguistique; l'allusion relève essentiellement de la compétence encyclopédique.

Les étymologismes parosémiques sont chargés d'une connotation stylistique(72): ils dénoncent immédiatement le langage littéraire et même, plus proprement, un langage poétique très élaboré. Selon les critères retenus par C. Kerbrat-Orecchioni, pour déceler et classer les connotations(73), les étymologismes parosémiques seraient marqués aussi par une connotation sémantique, car le signifiant lexical qui intervient dans ces cas enrichit son contenu dénoté normal; mais la charge sémique supplémentaire qu'il suggère reste tout de même secondaire par rapport au sens en langue; le connotateur est cependant plus nettement sensible dans le cas du néologisme récurrent(74). Dans les deux cas, est suggérée une relation

(72) J'emploie ici l'expression *connotation stylistique* dans le sens défini par C. Kerbrat-Orecchioni, *La connot., op. cit.,* p. 94: «fait[s] de connotation dont la fonction consiste à signaler que le message procède d'un certain code ou sous-code linguistique particulier, permettant ainsi de le ranger dans tel ou tel sous-ensemble de productions textuelles.» Cf. aussi, p. 69, note 9: «La connotation stylistique accompagne d'emblée toute «anomalie» constructive.»

(73) Cf., par ex., *La connot., op. cit.,* p. 149. On considère que c'est C. Kerbrat-Orecchioni qui a donné de la connotation la définition la plus large: voir les pages 95 et ss. de P. Blumenthal, *Semantische Dichte, Assoziativität in Poesie und Werbesprache,* Tübingen, 1983.

(74) Parlant des associations par homonymie et polysémie reposant sur une identité de signifiant, C. Kerbrat-Orecchioni est amenée (*loc. cit.*) à analyser un exemple où intervient la considération étymologique: «Ainsi, lorsque je parle de la «lubricité» des concepts, je prétends dénoter par là leur instabilité, leur aptitude à déraper, à glisser les uns sur les autres. Mais je ne peux (ni ne souhaite) empêcher l'émergence, au niveau connotatif, de la valeur érotique du terme, qui est en synchronie prévalente.» Et l'auteur précise (dans la note 63 au mot *synchronie*): «D'un point de vue diachronique, c'est le sens cinétique qui est le premier: il s'agit ici d'un «néologisme récurrent» (revitalisation d'un sens disparu).»

Je ne sais si C. Kerbrat-Orecchioni nous propose ici une expression nouvelle «néologisme récurrent», ou si elle l'a empruntée quelque part (ambiguïté des guillemets!). Mais on sait que pour nous le néologisme récurrent n'est pas une «revitalisation d'un sens disparu», en tout cas, pas uniquement cela. —

entre deux unités significatives: une relation à l'identique, avec l'étymologisme contextuel; une relation mixte (partiellement isosémique et partiellement allosémique), avec le néologisme récurrent; dans les deux cas, il n'y a pas un signifiant de dénotation qui soit, en même temps, connotateur, mais, dans le cas du néologisme récurrent, il y a du moins l'apparente impertinence classématique, qui alerte le lecteur.

Le néologisme récurrent exige une relation syntaxique, à première vue insolite, une alliance prédicative substantif + qualifiant ou verbe (alliance «non conforme»); le mécanisme déclencheur semble être, à l'intérieur du syntagme, une substitution de classème (comme dans le cas de la métaphore(75)); par ailleurs, le vecteur issu de ce mécanisme est comme centripète, il va de l'ensemble du syntagme au prédicat en cause (qui en fait partie). — Dans l'étymologisme contextuel, le terme lui-même, et lui seul, recèle, au delà de son pouvoir dénominatif de base, un potentiel étymologique qui fait écho à un développement isotopique, local ou général; il semble que le vecteur déclenché soit centrifuge. Ici, pas de relation syntaxique catalysante, puisque le terme établit un rapport comme anaphorique avec une matière discursive diffuse, dans un ensemble de signes indéterminable. En outre, ce terme irradiant est, apparemment, un substantif: c'est que l'étymologisme contextuel implique thématisation(76). Et voilà que nous rejoignons maintenant une autre paire fondamentale: sujet et prédicat, ou thème et propos, ou thème et rhème. L'étymologisme contextuel n'exige donc aucune relation d'ordre syntaxique; il déclenche une relation de nature onomasiologique; dira-t-on anaphore purement sémantique? Encore y faut-il la complicité très attentive du lecteur.

Mais, exploitant différemment des apports diachroniques, les deux étymologismes littéraires parosémiques mettent en œuvre une seule et même fonction. Nous pourrions les comparer aux lysosomes de la cellule vivante: la structure interne de ces derniers est variée, leurs formes et leurs tailles sont multiples, mais tous ont comme fonction de fournir à la

---

En réalité, *lubricité,* dans l'exemple en question, est un étymologisme ou un archaïsme, avec connotation secondaire (laquelle aurait été fortement réduite (...ou soulignée?), si avait été ajouté un commentaire métalinguistique du type «au sens strictement étymologique du terme»). Voir, ci-dessus, p. 288, le commentaire à un emploi du mot *perfection* chez Rimbaud.

(75) Pour un essai de différenciation linguistique entre jeu de mots et métaphore, cf. Fr.-J. Hausmann, *Studien zu einer Linguistik des Wortspiels,* Tübingen, 1974, pp. 111 et ss.

(76) Qu'il me suffise de rappeler que «le fonctème nominal fN est le seul à apparaître en français comme base. Il peut être utilisé également dans les trois types de prédicats.» (B. Pottier, *Ling. génér.,* § 255).

cellule elle-même des aliments digérés[77]. De même, les étymologismes littéraires en question, au delà de leur variété morphologique et de leur statut syntaxique, assurent au texte poétique une surcharge de sens d'autant plus inattendue qu'elle n'est pas dénotée par un signifiant spécifique (supplémentaire)[78].

Cette dernière considération nous invite à élargir notre champ d'observation.

La figure étymologique semble, en effet, avoir des correspondants en synchronie: lointainement, le croisement lexical engendrant les mots-valises[79]; de plus près, l'étymologie populaire[80], fondée cependant sur

---

(77) Voir Christian de Duve, *La cellule vivante,* Bruxelles, 1987, pp. 62 et ss.

(78) Si l'on voulait préciser davantage cette typologie fonctionnelle, il faudrait peut-être distinguer, dans le champ des effets, une expressivité interne (produite, par exemple, par le cultisme), d'une part, et, d'autre part, une expressivité relationnelle, qui se manifesterait sous forme intraverbale, ou, ailleurs, syntagmatique (néologisme récurrent), ou encore sous forme microtextuelle et macrotextuelle (étymologisme en écho).

(79) Sur les mots-valises, cf., par ex., P. Guiraud, *Les jeux de mots, op. cit.,* p. 66 (mais il y est dit peu de chose sur le mécanisme créateur); Fr.-J. Hausmann, *op. cit.,* p. 114; J. Dierickx, *Les «mots-valises» de l'anglais et du français,* dans *Revue des langues vivantes,* 32 (1966), pp. 451-459.

L'un des plus récemment créés, en anglais, est *chunnel* (*tunnel* sous le *Channel*); en français, *crottoir* (*trottoir* + *crotte* — contre les chiens!).

Sur le «mot-sandwich», variante du mot-valise (par ex., *rajolivissant*), cf. Groupe μ, *Rhétorique générale,* p. 56.

Mot-valise: d'autres disent *mot-gigogne* (cf., par ex., M. Dubois, dans *Vie et langage,* n° 168, pp. 155 et ss.); d'autres encore, *mot-centaure* (cf., par ex., M. Rigaud, *ibid.,* n° 202, pp. 54-57). C'est ce dernier terme qui est métaphoriquement le plus juste. On pourrait dire aussi *hybrides lexicaux.*

(80) Encore faudrait-il se mettre d'accord sur ce qu'est exactement l'étymologie populaire ou fausse étymologie.

Pour K. Baldinger (*CAIEF* 11, p. 252), «L'étymologie populaire se produit sur le plan sémantique, mais souvent le rapprochement sémantique a des conséquences sur le plan phonétique ou morphologique [...]».

Pour le *Dictionnaire de linguistique* (Dubois et al., s.v.): «*L'étymologie populaire* ou *étymologie croisée,* est le phénomène par lequel le sujet parlant se fondant sur certaines ressemblances formelles, rattache consciemment ou inconsciemment une forme donnée à une autre forme avec laquelle elle n'avait aucune parenté génétique; les mots soumis à cette *attraction paronymique* finissent par se rapprocher sur le plan sémantique [...].»

La formulation de St. Ullmann est plus générale (*CAIEF* 11, p. 328): «Pour la sémantique contemporaine, l'étymologie populaire n'est qu'une forme particulière de l'étymologie statique: elle établit des rapprochements qui contredisent les données de l'histoire et qui entraînent des modifications phoniques, graphiques ou sémantiques dans les mots qu'ils affectent.»

un affrontement implicite de signifiants, pas toujours accompagné d'une modification concomitante de sens.

Le mécanisme de production du néologisme récurrent est proche de celui du jeu de mots à signifiant unique (*in absentia*), polysémique — en somme, l'équivoque par amphibologie de Tabourot des Accords — et non du calembour (homonymique), car le néologisme récurrent maintient une relation sémémique sensible entre deux signifiés actualisés. On le distinguera d'autant plus nettement du calembour qu'on se référera à la distinction précise établie par Charles Bally[81]: « [...] le calembour est le pendant phonologique du jeu de mots: celui-ci est la réalisation discursive de l'homonymie sémantique, le calembour la réalisation discursive de l'homonymie phonologique. »

Mais le jeu de mots est fondé sur une polysémie synchronique, tandis que le néologisme récurrent, renvoyant à une polysémie historique, intègre une donnée diachronique à la signification en langue. Comme la métaphore à l'état naissant, il instaure et impose une polysémie nouvelle; mais la métaphore peut se mouvoir dans un champ pratiquement infini, tandis que le néologisme récurrent est strictement orienté. Le néologisme récurrent relèverait ainsi de la tropologie selon Dumarsais: c'est une figure, qui est essentiellement polysémique.

En outre, dans le jeu de mots, c'est l'homonymie ou la paronymie qui fait penser au terme second, tandis que le néologisme récurrent travaille sur un seul signifiant, qui se charge de deux acceptions liées historiquement: contiguïté sémique en diachronie?

Une autre différence sépare le néologisme récurrent du jeu de mots: elle est due aux intentions du locuteur et aux effets visés. Lorsque Prévert, par exemple, parle de *recevoir un éclat de rire dans l'œil,* les alliances

---

De même, si l'on est à peu près d'accord sur ce que sont des paronymes (« mots de sens différents, mais de forme relativement voisine », *Dict.* de Dubois et al.), pour les uns, la *paronomase* rapproche des mots phoniquement proches, mais de sens différent; pour d'autres, elle rapproche des mots « qui présentent soit une similarité phonique, soit une parenté étymologique ou formelle ». Il faudrait mettre de l'ordre dans toute cette terminologie plus ou moins confuse, portant sur des phénomènes qu'on pourrait ranger, à l'étage le plus élevé, sous *isophonies* et *quasi-isophonie.*

Le présent travail montre qu'il faut bien distinguer les jeux sur la forme et les jeux sur le signifié.

On verra maintenant Ch. Brucker, *L'Étymologie,* Paris, 1988, pp. 52 et ss. — Cf., ci-dessus, note 1.

(81) *Linguistique générale et linguistique française,* 2e éd., § 286.

syntagmatiques font que, l'expression reçue ayant été préalablement délexicalisée, le terme *éclat* s'adjoint son acception première de 'fragment matériel' (comparer *entendre un éclat de rire dans la chambre à côté*). Ici aussi, il y a substitution de classème, mais l'incompatibilité sémantique par impertinence prédicative subsiste, et elle est même la source de l'effet produit. L'auteur d'un jeu de mots vise à faire rire ou sourire, et plus l'écart sémantique entre les deux acceptions en présence est considérable, plus se marque l'effet burlesque. *Recevoir un éclat de rire dans l'œil* n'a pas de sens paradigmatique ni de sens pragmatique. Le poète qui crée un étymologisme récurrent ne veut pas faire rire; il veut, lui aussi, ajouter du sens, mais il vise un cumul sémantique (ou une condensation sémique; all. *Verdichtung*) avec isotopie satisfaisante (une *semantische Kongruenz* suffisante, sans provocation, sans intention d'entrer en conflit avec le «système»). Jouant sur une polysémie historique issue d'une culture métalinguistique, il aboutit à une compatibilité sursémantique, parce que les données paradigmatiques restent, dans une certaine mesure, respectées. Le jeu de mots rompt l'isotopie et, d'autre part, il n'est pas lié à une substitution classématique. N'oublions pas non plus que dans le cas de l'étymologie littéraire la mutabilité et la subjectivité de la motivation chez les sujets sont tenues en bride par les données mêmes de l'étymologie, alors qu'elles ont le champ plus libre s'il s'agit, par exemple, d'étymologie populaire ou de mots-valises(82). Donc, superposition de sens des deux côtés, mais superposition brute dans le cas du jeu de mots et fusion sémantique dans l'autre cas(83). On pourrait dire que nos deux étymolo-

(82) Cf., par ex., St. Ullmann, in *CAIEF* 11, 337: «L'étymologie populaire peut communiquer aux mots une motivation indépendante de leur origine; [...].»

(83) On pourrait ajouter que le jeu de mots privilégie une des acceptions.

Caractéristique encore l'exemple suivant. «On raconte qu'il [= Apollinaire, qui venait de passer cinq jours dans une cellule de la prison de la Santé] prit très mal la question sarcastique de Léautaud, «Alors, comment va la santé?», lorsque le poète revint au *Mercure* [...].», in Fl. Groult, *Marie Laurencin,* Mercure de France, 1987, p. 116.

Est visé ici le calembour polysémique (qui souligne une relation sémantique vivante) et non le calembour vide (rapprochement simplement formel, sans lien entre les signifiés); cf. in P. Guiraud, *Les jeux de mots, op. cit.,* pp. 10 et ss., deux exemples pertinents («Parbleu, Monsieur, vous aviez là de l'argent bien placé», à un duelliste au révolver qui devait la vie à une pièce de cinq francs placée dans son gousset < > les chevaux du corbillard ont *pris le mort aux dents*). *Ibid.,* p. 12, l'auteur souligne: «le *jeu* consiste à actualiser un sens insolite et cocasse aux dépens du sens normalement attendu» — tandis que le néologisme récurrent manie deux sens «sérieux».

Mais y a-t-il un critère proprement linguistique qui permettrait de distinguer le mot d'esprit du jeu de mots sérieux (comme, par exemple, le néolo-

gismes parosémiques sont vraiment des modes d'accrétion sémantique: dans le cas de l'étymologisme contextuel, il y a identité sémantique appuyée (données étymologiques et développement thématique concordent); dans le cas du néologisme récurrent, il s'agit d'un jeu polysémique qui ne fait intervenir qu'un glissement sémémique (en accord avec le mécanisme décelé: le changement de classème). Nos étymologismes parosémiques ne comportent donc pas le rire en puissance. M. de Bièvre concluait ainsi un plaidoyer en faveur du calembour: «Le mot *glace* [dans l'exemple qu'il cite à cet endroit] devient un foyer d'où s'élancent deux rayons divergents: le bon sens ne s'éloigne pas du rayon qui l'éclaire et l'imagination s'égare sur celui qui lui plaît.» Si l'on voulait parler comme lui, à propos du néologisme récurrent, on dirait que les deux rayons en action sont convergents et que l'imagination reste bridée. La convenance paradigmatique serait donc la marque distinctive du néologisme récurrent, vu qu'une certaine isotopie reste sensible sur le plan contextuel. En même temps, on peut appliquer au néologisme récurrent l'observation de J. Cohen(84): «La transformation qualitative du signifié, c'est bien là le but de toute poésie — et de toute littérature.» (Mais non le seul but!)

Il peut arriver, cependant, que le jeu de mots ne rompe en aucune façon l'harmonie complexe d'une évocation. Ainsi, à propos de *La boîte à joujoux,* ballet «enfantin» de Claude Debussy, Marcel Dietschy, un des biographes du compositeur, dit de ce dernier, en songeant à ses sources d'inspiration: «Il puise dans la boîte à Chouchou»(85), c'est-à-dire la boîte où se trouvaient les jouets mis en scène dans le ballet, à savoir, la bergère, le soldat, Polichinelle, jouets de «Chouchou», la fille très aimée de Claude. Ici, le jeu sur les paronymes — sémantiquement aussi disparates qu'il se peut — coiffe parfaitement la double réalité qu'il suggère, puisque, référentiellement, la boîte à joujoux est aussi la boîte de Chouchou: pas d'associations analogiques entre 'Chouchou' et 'joujou', mais

---

gisme récurrent)? T. Todorov a exposé ses doutes à ce sujet (cf. *Les genres du discours,* Paris, 1978, pp. 183 et ss.). Peut-être faudrait-il chercher du côté de la rupture ou du maintien de l'isotopie locale.

Sans doute pourrait-on appliquer au néologisme récurrent ce que dit du jeu de mots Fr.-J. Hausmann, *op. cit.,* p. 111: «simultane Präsenz deutlich unterscheidbare Bedeutungen» — encore que *deutlich* ne convienne pas vraiment dans le cas du néologisme récurrent; mais c'est là un trait commun de catégorisation bien général.

(84) Dans *Communications* 16 (1970), p. 24.

(85) Cité par Harry Halbreich, dans Edw. Lockspeiser, *Debussy, Sa vie et sa pensée,* Paris, 1980, p. 742.

un lien référentiel de contiguïté entre Chouchou et ses joujoux; l'association *in absentia* ne suscite pas une simple image associée, mais évoque une relation réelle entre référés; par là, la paronymie crée un cumul d'évocation isotopique; il y a, en même temps, connotation par contiguïté référentielle fortuite. Peut-être faut-il conclure qu'il y a ici deux figures combinées: le jeu de mots paronymique et l'allusion, ou cryptocitation (au titre connu, *La boîte à joujoux*).

Il reste un point à préciser concernant le mécanisme d'expression du néologisme récurrent, à partir de la comparaison avec le calembour. Certains calembours qui jouent sur le sens propre et le sens figuré d'un terme ou d'une lexie sont souvent construits *en attelage,* « c'est-à-dire que le signifiant fonctionne comme base d'incidence de deux déterminants qui ne sélectionnent pas le même sémème »(86). Mais je constate que l'attelage peut être disparate dans sa texture syntaxique (*Payant ma consommation et d'audace* [Allais]; *Minuscule voilier des airs maltraité par le vent en pétale superfétatoire* [Ponge, évoquant le *Papillon*]), ce qui accentue l'effet d'incohérence — ou, au contraire, syntaxiquement homogène (*il prit son chapeau [...] et le premier train pour Paris* [Allais]; *Vêtu de probité candide et de lin blanc* [Hugo]), l'incohérence étant alors atténuée. Donc, zeugme non conforme (tantôt formellement et sémantiquement, tantôt du seul point de vue sémantique). La base d'incidence (verbale ou adjective) est « travaillée » rétroactivement par deux compléments appartenant à des classes différentes. Dans le cas du néologisme récurrent, pas de structures syntaxiques concurrentes, pas de zeugme incohérent, mais une relation sémantique insolite qui opère un appel supplémentaire de sens, à partir d'une impertinence première (partielle) du seul complément.

Considérés dans leur ensemble, les produits de la réflexion (ou de l'analyse) étymologique en poésie restent confinés aux réalisations discursives qui les ont fait naître. Ils ne paraissent pas susceptibles d'être lexicalisés, comme il arrive parfois pour telle ou telle réalisation concrète de l'étymologie populaire, ou du croisement, ou, plus rarement, du jeu de mots(87).

---

(86) Cf. C. Kerbrat-Orecchioni, *La connot., op. cit.,* p. 144; sur ce procédé d'attelage, auquel recourent presque tous les humoristes, voir aussi R. Zimmer, *op. cit.,* pp. 98 et ss.; j'emprunte à l'un ou l'autre de ces deux ouvrages les exemples que je cite ici.

(87) En vérité le jeu de mots ne semble pas avoir produit souvent des candidats heureux à la lexicalisation.

Étymologie populaire et croisement sont, eux aussi, proches l'un de l'autre.

Le mot-valise croise et fond en une unité signifiante des parties de deux

On pourrait pousser cet examen comparatif et même risquer déjà, très partiellement, quelques considérations d'ordre encore plus général, sinon même de nature théorique. Si, en effet, à des fins d'identification et de caractérisation, nous avons maintenu dans un isolement relatif le phénomène de création étymologisante propre au langage poétique — fait de culture, évidemment, et exigeant du lecteur aussi une culture, et fait de culture peut-être favorisé dans les langues romanes pour les raisons généalogiques que nous savons — il y aurait lieu, cependant, de considérer le phénomène aussi de plus haut, pour l'intégrer à tout un ensemble de procédés qui actualisent, d'une manière plus ou moins expressive, ce que l'on appelle parfois «ambiguïté poétique», et qui est plus exactement signifiance accrue: songeons, par exemple, que dans le cas de la métonymie ou de la métaphore, il y a aussi présence de deux «sens», le dénoté et le suggéré. Ce sont là des manifestations d'une manipulation de la langue, activité ludique très élaborée dans le cas du langage poétique, ludisme créateur, générant du sens[88].

---

signifiants qui évoquent des notions rapprochées dans l'esprit du locuteur, même si, en soi, elles peuvent paraître très lointaines l'une de l'autre; le signifiant unique résultant est, dans le meilleur des cas, sursaturé de bi-signifiance, avec souvent, en plus, connotation affective.

Rimbaud avait déjà créé *patrouillotisme*: bien que *trouil* ne soit pas très proche de (pa)*tri* (otisme), on sent combien la trouvaille est chargée d'idéologie et d'expressivité axiologique. Un exemple récent, dû à Hervé Bazin: «Et vous êtes toujours célibataire. Un célibagénaire...» [= célibataire de plus de quarante ans], cit. Al. Lorian, *loc. cit.*, p. 222.

Mais, dans ce domaine comme dans beaucoup d'autres, on peut relever pas mal de créations gratuites, sans portée expressive (cf., par exemple, *effervessence, fainéhantise,* cités par Cl. Hagège, *L'Homme de paroles,* Paris, 1985, p. 344 — avec les observations de l'auteur quant aux exigences morpho-sémantiques minimales auxquelles doit satisfaire toute création de langage).

(88) Il faudrait distinguer l'*ambiguïté sémantique* (difficulté, pour l'interlocuteur, de décider du choix à faire entre deux sens; en somme, aspect négatif de la double présence sémantique) et *duplication sémantique* (aspect positif, et expressif, de cette double présence sémantique).

Peut-être même faudrait-il pousser plus avant vers les comportements généraux de l'esprit; l'étymologie littéraire, qui rapproche deux signifiants ou deux signifiés, ne fait-elle pas appel aussi, en dernière analyse, au mécanisme, irréductible, celui-là, de la répétition? Et l'on songe aux travaux de Madeleine Frédéric: voir, entre autres, *La Répétition, Étude linguistique et rhétorique,* Tübingen, 1985 (Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie, Bd 199) et *La Répétition et ses structures dans l'œuvre poétique de Saint-John Perse,* Paris, 1984.

Le poète véritable est celui qui, impatient des contraintes de la linéarité des signes, tire souvent parti des « caractères inutiles du langage »[89], par exemple, en empilant, à certains endroits de cet énoncé par nature cruellement « plat », des charges sémantiques et, dans les cas les plus heureux, proprement poétiques. Comme dit un de ces poètes: *Toi-même stèle et pierre d'angle.*

*

Il faudrait enfin chercher si, dans d'autres formes d'art, ne sont pas exploités des procédés similaires à ceux qui viennent d'être inventoriés. Un seul exemple, dans le domaine musical.

On se souviendra de la scène dramatique, au second acte du *Pelléas et Mélisande* de Debussy, entre Golaud, qui se remet d'une blessure causée par une chute de cheval, et Mélisande, qui l'assiste. A certain moment, Mélisande fond en larmes. « Pourquoi pleures-tu à présent? », interroge Golaud. Réponse embarrassée de Mélisande; insistance de Golaud. Et Mélisande, entre autres propos hésitants, dit: « C'est quelque chose qui est plus fort que moi » (son amour pour Pelléas, amour dont elle n'a pas encore pleinement conscience) — tandis que, à l'orchestre, la flûte chante le thème de Pelléas. Écho, chargé de sens, rappelant notre étymologisme contextuel? Ce n'est pas là un simple accompagnement, mais une duplication significative, assurée par le rapport sémantique entre le contenu du texte chanté et le thème, plus ou moins « cyclique » et identificateur, exprimé par la flûte. Si l'on ne peut naturellement parler ici d'étymologie, du moins peut-on risquer « écho contextuel ». Mais, en musique, vu la nature des moyens employés, l'écho contextuel est concomitant au développement vocal. Dans le passage cité de *Pelléas,* c'est comme si nous avions affaire à un langage comportant deux lignes phrastiques, par deux locuteurs différents opérant simultanément. Mais on ne parle pas normalement en duo et l'on n'a pas rencontré, que je sache, un ventriloque pouvant parler en même temps de la bouche et « du ventre ».

---

(89) Cf. P. Valéry, *Cahiers,* Pléiade, II 1034: « L'art de poésie consiste dans le développement des caractères inutiles du langage, explicités en vue d'un certain effet. »

Il nous faudrait une étude d'ensemble portant sur ce phénomène général des procédés discursifs qui, travaillant forme et contenu des signes, contenu surtout, assurent au texte un surcroît « vertical » de sens, de l'épaisseur sémantique. L'ouvrage de P. Blumenthal, cité ci-dessus, à la note 73, est un essai très honorable dans cette voie.

Par contre, je ne vois pas comment le langage musical pourrait produire une combinaison sonore qui rappellerait le néologisme récurrent.

Plusieurs champs de signes restent à explorer et à confronter: dans leurs éléments constitutifs, leur fonctionnement et leurs ressources inventives.

Bruxelles. Albert HENRY